

530

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

22 AVR. 1940

vendredi 19 avril 1940
vingtième année, n° 4

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
Le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Formation militaire
On en parle...
Qu'est-ce que l'Europe?
En quelques lignes...
Le Centenaire des Dames de la Miséricorde
Fragments d'histoire de la politique vaticane
pendant la guerre de 1914-1918
Les données du problème européen : La Scandinavie
Le christianisme en Europe et le problème allemand

Général **BOYÉ**
TESTIS
Comte Gonzague de **REYNOLD**
* * *
Henri GOFFINET

Charles **LOISEAU**
Robert **POULET**
F. W. **FÖRSTER**

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

NEUMANN & Co

LIÉGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
 TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Postaux 305.812
 A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. Registre du Commerce N° 90

GROS - DÉTAIL

JOUETS

MACHINES À COUDRE

ANKER
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couverts, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
 Tél. 136 63 GAND

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

Département A Argenture et réargenture
 Chromage, nickelage, bronzage,
 cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
 tabourets, chaises, fauteuils,
 tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
 vents, écoles, colonies (Missions).

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
 UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES · DOULEURS PERIO-
 DIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
 douloureux "LA CROIX BLANCHE",
 trouve sa source dans la "synergie
 des composants", c'est-à-dire
 l'exaltation des propriétés parti-
 culières de chacun des ingrédients
 par leur association mutuelle.
 Grâce à elle chacun d'eux ap-
 porte à l'ensemble son effica-
 cité propre et pleine tout en n'y
 figurant qu'en dose très réduite
 d'où toxicité nulle, tolérance par-
 faite, absence de toute réaction
 secondaire désagréable. Les cal-
 mants exercent souvent
 un effet dépressif sur le sys-
 tème nerveux et circula-
 toire, et provoquent de
 la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
 pour l'antidouleur "LA CROIX
 BLANCHE", qui compte aussi par-
 mi ses ingrédients un élément
 tonifiant, dont la présence a pour
 effet d'annihiler l'influence dépri-
 mante des éléments calmants de
 l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
 CHE", a maintenant plus de 35
 ans d'existence. Grâce à ses
 qualités réelles il a su conquérir
 la confiance des malades et
 s'imposer dans la majeure
 partie du monde civili-
 sé. Quiconque en a fait
 l'essai, continue à en faire
 son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
 LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES SUYPENS ST NICOLAS-WAES
 DANS TOUTES PHARMACIES

Matières premières pour Papeteries

CLASSEMENT

Destruction d'archives et de vieux Papiers
 DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lèz-LIÉGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107478

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE À COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FAICILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac ers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques organiques.

Méthanol.
Méthylène Régie pour dénatura-
tion.
Formol.
Hexaméthylènetétramine phar-
macutique et technique.
Trioxyméthylène.
—
Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

Produits chimiques minéraux.

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chi-
miquement pur.
Acide nitrique toutes concentra-
tions.
Nitrates d'ammoniaque et de
soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammonique salmiac).
Anhydride sulfureux.

Engrais azotés.

Ammoniacaux, nitriques, mixtes
et composés.
Cyanamide S. B. E

Matières plastiques.

Azolone — Urazone.
Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES,
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOÛTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 ADR. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Emaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables

Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

DIAMANT BOART S. A.

Outils diamantés

Affûtage des carbures métalliques
Travail du verre, du quartz, de la porcelaine, etc.
Sciage, débitage, polissage et forage du granit
Couronnes de sondage

Demandez notre catalogue

Rue Royale, 42, BRUXELLES
Téléphone 126640

Voici des Produits réellement bons :

LIANT-FIXATIF COVER pour peinture.
COVERMAT : détrempe lavable en pâte.
COVERINE : détrempe lavable en poudre.
COVERISOL : hydrofuge incolore et neutre.
COVEROLIN : couleur mate prête à l'emploi.
COVERCIM : peinture spéciale pour ciment.

Blanc gélatineux COVER — Blanc fixe COVER
Blanc hygiénique COVER

Demandez échantillons aux Fabricants-Spécialistes

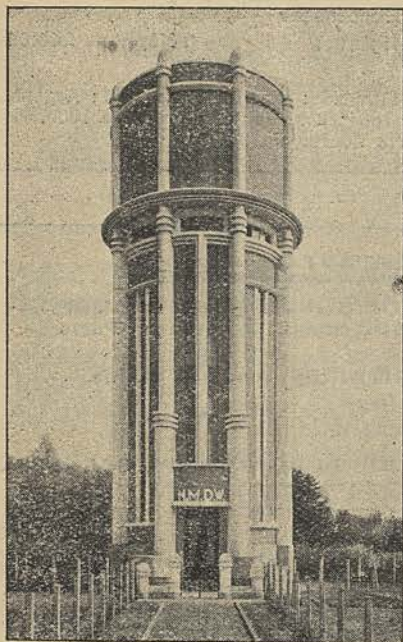
COVER Products

82, rue de Molenbeek Bruxelles-Maritime

ENTREPRISES GÉNÉRALES
Maurice Lemaine

TRAVAUX INDUSTRIELS, PUBLICS ET PRIVÉS

Béton armé - Maçonneries
Parachèvements - Silos à fourrages



Château d'Eau de Notre-Dame-au-Bois 1938

**ABRIS CONTRE
GAZ
et
BOMBARDEMENTS**

Spécialité de maçonneries
réfractaires pour fours
industriels et chaudières

Nombreuses références

130-132
avenue de Schaerbeek
VILVORDE

Tél. 51.02.43

**LES PRODUITS REFRACTAIRES DE
GAND E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les Industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

**Clouterie & Tréfilerie
des Flandres, s.a.**

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier doux, recuits, galvanisés, étamés, ouivrés,
pointes de Paris, clous de chausseur, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAÏN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Solaigneux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÉGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

Produits chimiques purs et industriels
APPAREILS, VERRERIES ET PORCELAINES
POUR LABORATOIRES

Produits chimiques et appareils
POUR LES SCIENCES, LES ARTS ET L'INDUSTRIE

Maison ÉMILE DELAITE ET FILS

Pierre RADERMECKER

Successeur

16-18, rue David, Liège (Belgique)

Téléphone 240.66

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS : Bronze, Paris 1881; Argent,
Paris 1889; Or, Londres, 1884; 2 Médailles d'or Liège 1905,
Grand Prix Tourcoing 1906.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÉGE

Téléphone 144.32

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

LE NOUVEAU POSTE A INTERCOMMUNICATION



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE

Soc. Anon.

RUE DU VERGER - ANVERS - TÉL. 938.00

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M^{me} V^o J.-F. HELLINCKX & FILS

BUREAUX ET ATELIERS :
17-19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES
Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.



Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnés
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie
PARAFEU SUFRO

Pompes "CORMA & SAVA"

67, rue Vieille Église — Tilleur-lez-Liége

Téléphone 30655 - Télégr. : Corma-Liége

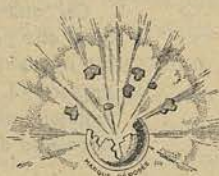
Pompes pour toutes applications
Groupes moto-pompes électriques, à
essence ou Diesel
Presses hydrauliques

POUDRERIES RÉUNIES DE BELGIQUE

S. A. — 145, rue Royale, BRUXELLES

Dynamites

Gélatines — Gélignites
Explosifs de sûreté.
Poudres de mine.
Poudres de chasse.



Trinitrotoluène

Hexogène Nitropenta
Poudres à la nitrocellulose
pour l'infanterie et
l'artillerie
Chargement de projectiles

ACCESSOIRES DE MINAGE

Détonateurs ordinaires et électriques. Mèches, cordeaux.
Exploseurs.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



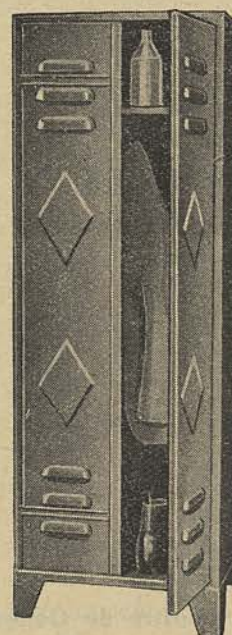
28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à hau-
te pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUTISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelase

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

Simonet-Deanscutter

FABRICANT EXPERT

JOAILLIER-ORFÈVRE

72, rue Coudenberg, BRUXELLES



GRAND PRIX - PARIS 1937

Spécialités horlogères Jaeger-Le Coultre de Genève

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

C. G. P. : Bruxelles 219.47

PARIS

C. G. P. : Paris 676.68

Vient de paraître :

La Passion de l'Amour

par M. l'abbé A. Themmen.

In-12 de 116 pages : 9 francs

Cet ouvrage s'adressant non seulement aux prêtres, mais au grand public, est appelé à éclairer les esprits, à les préparer à la lutte contre les excès de la passion et en particulier à leur montrer la voie du devoir dans l'état du mariage.

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Formation militaire

On en reparle...

Qu'est-ce que l'Europe?

En quelques lignes...

Le Centenaire des Dames de la Miséricorde

Fragments d'histoire de la politique vaticane
pendant la guerre de 1914-1918

Les données du problème européen : La Scandinavie

Le christianisme en Europe et le problème allemand

Général BOYÉ

TESTIS

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Henri GOFFINET

Charles LOISEAU

Robert POULET

F. W. FÜRSTER

Formation Militaire

L'Académie de Marseille vient de recevoir comme membre de sa classe des sciences, le général Boyé, général de division en retraite. La carrière du général Boyé fut particulièrement brillante. Titulaire de sept magnifiques citations, il termina la guerre de 1914-18 comme colonel d'état-major. En juillet 1919, il fut désigné pour occuper la chaire de tactique générale et d'Etat-major à l'Ecole supérieure de guerre, chaire illustrée par Foch. En 1927, général de division commandant la région de Lille, il fut placé sur sa demande et par anticipation dans la section de réserve de l'état-major général de l'armée française. Il vint alors résider à Bruxelles, appelé par la confiance de la princesse Napoléon, qui le chargea de la formation du prince impérial. C'est en souvenir de ce séjour chez nous, en qualité de gouverneur du prince Napoléon, et des relations si agréables que nous entretenmes alors, qu'il nous a adressé le texte de son discours de réception à Marseille. Nous l'en remercions vivement et nous sommes particulièrement heureux de publier ces pages du plus vif intérêt.

En suivant pas à pas l'existence de M. Paul Masson (1), je n'ai pas manqué d'admirer le développement harmonieux de sa carrière de professeur et cette évocation a ravivé tout naturellement en moi le sentiment de profonde reconnaissance que j'ai toujours gardé pour ceux qui ont contribué à ma formation.

Evidemment, j'ai eu parfois quelque irrévérence pour mes maîtres. Les petits travers qu'ils pouvaient avoir n'échappaient pas à mes yeux de gamin et la discipline scolaire de mes jeunes années m'a paru souvent bien austère.

(1) C'est à M. Paul Masson que succède le général Boyé et la première partie u discours du nouvel académicien retraçait la carrière de son prédécesseur.

Mais je me suis peu à peu rendu compte que c'est l'exemple de ces modestes, que ne rebutaient ni la médiocrité peu dorée de leur existence, ni le champ ingrat qu'ils devaient inlassablement cultiver, qui a commencé à m'apprendre à « servir ».

Oui, je vous revois dans ma mémoire, vous, les pédagogues avisés qui m'inculquèrent les rudiments, puis, vous, les universitaires brillants qui développèrent mon intelligence et formèrent mon jugement. Tous, vous possédiez cet art de ne pas imposer vos idées; vous jetiez la semence qui, comme dans la parabole, tombait sur un terrain plus ou moins favorable, mais quand elle avait germé, vous saviez entourer de soins délicats la plante fragile et la mener à son épanouissement. Quand, au contraire, le résultat n'avait pas couronné vos efforts, vous recommenciez à travailler le terrain, à le préparer pour une nouvelle culture jusqu'à ce que vous arriviez à faire de vos élèves, non pas des bacheliers, mais des hommes.

C'est à votre école, je le répète, que j'ai commencé à apprendre à servir, car votre ingrate tâche quotidienne, vous l'accomplissiez avec désintéressement et abnégation, avec un sentiment du devoir professionnel qui vous faisait mépriser les contingences pénibles de votre enseignement, je veux dire l'inertie trop fréquente des élèves, le manque de compréhension des parents, le peu d'estime qu'avaient pour votre modeste profession trop de vos concitoyens.

Entré dans l'armée après les fastes de l'épopée napoléonienne, déçu de n'avoir pu approcher la grandeur militaire lors de l'expédition d'Espagne de 1823, n'ayant connu que la servitude de la monotone vie de garnison, étant demeuré, comme il le dit lui-même, « entre l'écho et le rêve des batailles », Alfred de Vigny a élevé dans son livre *Grandeur et Servitude militaires* un magnifique monument à l'esprit d'abnégation et de discipline des soldats de carrière.



Mais la servitude et la grandeur ne sont pas l'apanage des seuls militaires. Je les ai rencontrés, maintes et maintes fois, parmi les fonctionnaires de toutes sortes les employés de toute catégorie, parmi ces hommes que le destin a placés dans une carrière où les efforts ne conduisent jamais à la fortune et que très rarement aux honneurs, et où la principale récompense consiste dans le sentiment du travail accompli de son mieux.

Je le reconnais, depuis l'époque où j'ai vu servir mon père puis mes chefs et mes camarades du début de ma carrière, les temps ont évolué, les mœurs ont quelque peu changé. Mais c'est là un sujet scabreux que je ne veux pas aborder. Les militaires, même en retraite, ne font pas de politique et je crois qu'il en est de même des académiciens, tout au moins quand ils sont en séance.

Après m'avoir entendu faire l'éloge de ceux qui furent mes maîtres, vous vous demandez, peut-être, pourquoi je n'ai pas essayé de marcher sur leurs traces et pourquoi j'ai pris le métier des armes, qui paraît si différent du professorat.

Je ne dissimule pas que j'ai été un peu tenté par ce que j'appellerai les séductions extérieures de la vie d'officier. Lorsqu'à ma sortie de Saint-Cyr, je me suis vu sous-lieutenant de chasseurs à pied, je n'étais pas loin de me croire un personnage, et, le bruit de mon sabre résonnant sur les pavés rendait un son qui, j'en étais presque convaincu, me donnait une certaine importance.

Mais le milieu des chefs et des camarades où je me trouvais, milieu beaucoup plus sérieux qu'il n'en avait l'air, ce qui, d'ailleurs, ne constituait pas une exception, ne tarda pas à me faire comprendre le ridicule de ma jactance et une des premières inspections générales que j'eus à subir fut une révélation pour moi.

Mon capitaine m'avait chargé des recrues. Suivant scrupuleusement ses « progressions », j'avais fait de mon mieux l'instruction pratique et théorique de mes chasseurs. Le maniement d'armes, les évolutions à rangs serrés, un petit exercice de service en campagne furent exécutés correctement. Le lendemain, dans une chambrée, les hommes répondirent convenablement aux questions qui leur furent posées sur la nomenclature du fusil, le service des places, le service intérieur. Je croyais en avoir fini et, déjà, je commençais à me retirer derrière mon capitaine, lorsqu'avec une politesse exquise, le général me dit : « Maintenant, mon lieutenant, faites-moi ressortir l'instruction morale de vos chasseurs. »

L'instruction morale ! J'avais bien fait des causeries sur l'honneur militaire, le drapeau, la patrie, la discipline, même le code de justice militaire, cependant je sentis vite que c'était là le point faible de la formation que j'avais donnée. Heureusement, sans trop insister, le général se déclara satisfait.

Instruire une recrue, ce n'est pas seulement dresser un homme à manœuvrer, à tirer, à marcher. Il faut en faire un soldat, c'est-à-dire un homme capable de faire son devoir, même quand sa vie est en péril. Il faut développer chez lui l'esprit de sacrifice, le sentiment de la solidarité. Puis, même dans l'ancien temps où chaque combattant avait son fusil, et à plus forte raison maintenant où il n'y a plus que des équipes de fusiliers-mitrailleurs ou de mitrailleurs, ce n'est pas avec des hommes que le chef mène le combat, c'est avec des unités. Un capitaine ne commande pas deux cents hommes, mais quatre sections. Un chef de bataillon ne manœuvre pas avec huit cents hommes, mais avec quatre compagnies.

Quand un lieutenant, un capitaine disent : ma section, ma compagnie, ils ne parlent pas du groupe d'hommes plus ou moins nombreux placés sous leurs ordres, ils entendent l'unité qu'ils ont l'honneur de commander.

Et pour faire une unité, il faut autre chose que des comman-

dements, que la mise en œuvre de la discipline. Il faut créer entre chef et subordonnés cette union intime qui repose, chez le chef, dans l'affection qu'il a pour ses subordonnés, chez les subalternes, dans l'estime qu'ils ont pour leur chef. Il faut créer et développer ce que l'on appelle les forces morales. Aucun règlement n'indique le procédé pour les enseigner. Elles sont cependant indispensables.

Et de même qu'il appartient aux professeurs non seulement d'inculquer un enseignement mais surtout de former des intelligences, il appartient aux chefs militaires de tous grades non seulement de dresser leurs subordonnés, mais surtout, par leur exemple, de leur apprendre à servir et cela jusqu'au sacrifice absolu.

Ne pensez pas que cela soit si difficile. Le troupière français a des qualités et des défauts divers ; il grogne souvent. Mais quand il a compris les raisons des exigences qui lui sont imposées, quand il a confiance dans son chef, il marche toujours, il suit toujours. A côté de toute servitude militaire, il y a toujours une certaine grandeur.

* * *

Quelque temps plus tard, en avril 1891, paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* un article anonyme intitulé : « Le Rôle social de l'officier ». Le maréchal Lyautey, alors capitaine, en était l'auteur. Ce document a beaucoup contribué à orienter les cadres permanents vers cette conception qu'ils n'avaient pas seulement à former des soldats, mais qu'ils devaient, pendant la durée de plus en plus courte du service actif, donner à leurs hommes une empreinte telle que, tout naturellement, sans hésitation, malgré les ambiances les plus délétères, ils reviennent, en cas de besoin, prendre leur place dans les rangs de la nation armée. Les mobilisations de 1914 et de 1939 ont prouvé que cette mission avait été remplie.

Il y avait, en outre, à réaliser chez les militaires de carrière une évolution plus grande que l'on s'imagine au premier abord. Il leur fallait arriver à cette conception que les cadres de la nation armée devaient être constitués pour la plus grande partie par des officiers de sous-officiers de complément, et que, dans une guerre un peu longue, ces derniers devaient prendre une place de plus en plus importante.

Les cadres de carrière se sont pliés volontiers à l'obligation d'assurer, d'une façon plus intense que par le passé, l'instruction de leurs camarades des réserves. Je m'empresse de reconnaître également que le pays s'est adapté avec générosité à cette nécessité nouvelle. Si le témoignage d'un officier, qui a été dans la troupe de juillet 1915 à novembre 1918, peut avoir quelque valeur, je suis heureux de proclamer que, dans les corps que j'ai eu l'honneur de commander, je n'ai pas eu souvent à faire de différence entre les cadres de complément et les cadres de carrière.

Il est vraisemblable que, dans l'avenir, il devra en être de même. L'armée permanente sera de plus en plus une école. En dehors des troupes de couverture, l'armée mobilisée sera composée d'unités comprenant parfois une part très faible d'éléments actifs. Si, comme dans la guerre actuelle, les circonstances permettent que ces unités disposent de quelques jours pour s'amalgamer, il y a tout lieu de croire que, très rapidement, le commandement pourra mettre sur le même pied toutes les formations.

Pour que les cadres de complément de la nation armée soient à la hauteur de leur rôle, il importe, à mon avis, qu'ils soient constitués par l'ossature sociale du temps de paix. Autrement dit, tout homme que, par son éducation, son instruction, tient un rang, non seulement dans les professions libérales ou les administrations de toutes sortes, mais encore dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture, doit se considérer comme tenu d'occuper dans l'armée mobilisée un grade correspondant à sa situation du temps de paix.

Pour compléter cet aperçu bien général sur la formation des hommes et des cadres, je voudrais, avant de terminer, vous dire un mot de l'enseignement de l'École de guerre.

Le public, qui passe à Paris sur le Champ-de-Mars et qui voit inscrit sur le frontispice de l'École militaire ces mots : École supérieure de guerre, est tenté d'assimiler cet établissement à ceux qu'il a pu fréquenter et se figurer que, dans cette maison, des professeurs enseignent *ex cathedra* l'art de la guerre et que, après un certain temps, les élèves s'en vont, farcis de notes et de documents, mais susceptibles de gagner des batailles.

S'il possède un peu d'esprit critique, le public peut, cependant se demander si le génie de la guerre est susceptible d'être enfanté dans une école, même supérieure, et, avec juste raison, il constate que de grands hommes de guerre, Annibal, César, le Grand Condé et Napoléon, pour n'en citer que quelques-uns, n'ont pas acquis leur talent sur les bancs d'un établissement scolaire.

Pour bien comprendre le rôle de l'École de guerre, il importe de connaître le but de son institution, qui est, en premier lieu, de développer les hautes études dans l'armée, en aidant et facilitant le travail personnel des officiers curieux de s'instruire. En outre, l'École de guerre doit former des officiers qui assureront le service d'état-major, c'est-à-dire qui deviendront les auxiliaires immédiats du commandement.

Il convient aussi de savoir que les officiers admis à l'École de guerre le sont après un concours qui nécessite des connaissances générales étendues et une étude approfondie des règlements des différentes armes et du fonctionnement des principaux services.

L'enseignement de l'école exploitera ces études préliminaires, les développera, les confirmera.

La guerre, a dit Napoléon, est un art simple mais tout d'exécution. Autrement dit, il n'y a jamais deux situations exactement semblables; on ne peut trouver la solution d'un problème tactique en recherchant dans sa mémoire ce qu'un grand homme de guerre a fait dans une situation à peu près analogue. L'histoire militaire n'est un enseignement qu'à la condition de la considérer comme un étude d'événements différents les uns des autres. D'ailleurs, il n'y a pas une guerre qui ressemble à la précédente. Nous en avons encore actuellement un exemple frappant.

Cependant, l'histoire militaire démontre que certains procédés procurent des résultats supérieurs. On a pu dire, avec juste raison, par exemple, que le plan de l'état-major allemand de 1914 avait pour but de préparer une bataille qui, à une échelle énormément plus vaste, aurait rappelé la victoire remportée à Cannes par Annibal sur le prétentieux Varron. De même, l'étude des campagnes napoléoniennes montre que le génie de l'empereur a consisté surtout dans la préparation de ses batailles et que ses grandes victoires sont la conséquence de ses prévisions lointaines et de la rapidité de ses mouvements, qui lui permirent d'amener au point et au moment voulus des effectifs supérieurs à ceux de ses adversaires.

Il y a donc à l'École de guerre deux procédés d'enseignement. Un enseignement didactique permettra aux officiers-élèves de compléter leur bagage de connaissances : étude dans le détail de campagnes modernes, exposé de l'évolution possible des moyens de combat en fonction des progrès de la science et de la technique, enseignements sur l'état et les tendances des armées étrangères, etc...

Quant à l'étude de la tactique, aussi bien de la tactique des différentes armes que de la tactique générale, c'est-à-dire de l'emploi combiné des différentes armes, elle repose pour ainsi dire exclusivement sur le procédé du cas concret.

Un souvenir du temps où j'étais élève me fera mieux comprendre. Nous étions une trentaine d'officiers réunis pour un exercice

sur la carte dirigé par le colonel Foch, professeur du cours de tactique générale. Sur une vaste table était étalée une carte à grande échelle, sur laquelle des pions rouges de formes variées figuraient des sections, des compagnies, des batteries, et des pions bleus ce que le développement du thème avait permis de connaître de l'ennemi. Au cours de l'exercice, un bataillon d'infanterie, encadré à droite et à gauche, appuyé par de l'artillerie, devait attaquer une localité qui s'appelait Aillivilliers. Le colonel, s'adressant à l'un des officiers, lui dit : « Vous commandez ce bataillon; quelles dispositions prenez-vous? quels ordres donnez-vous? »

Le bon élève, sans doute pour se donner le temps de la réflexion commença par énumérer les mesures générales et classiques préconisées par les règlements pour l'attaque d'un village. Il n'alla pas loin. Mâchonnant son cigare, le colonel lui coupa la parole, en s'exclamant : « Aillivilliers! Un autre ». Successivement, deux ou trois se virent interrompre par une voix de plus en plus élevée qui répétait : « Aillivilliers! » Enfin on comprit qu'il ne s'agissait pas d'attaquer un village, mais le village qui s'appelait Aillivilliers, avec les caractéristiques de l'opération en question, c'est-à-dire, la situation générale, le terrain, l'appui possible de l'artillerie, ce qu'on savait de l'ennemi.

* * *

Et ce fut une autre histoire quand il s'agit ensuite de monter l'attaque. A cette époque, un bataillon d'infanterie, c'était quatre compagnies de fusiliers. La plupart des solutions proposées par les officiers-élèves se ramenaient à un dispositif dans lequel une compagnie attaquait de front le village, pendant qu'à droite et à gauche, deux compagnies devaient s'efforcer de déborder la localité. Bien entendu, la quatrième compagnie était en réserve. Alors, le colonel figurant ce dispositif par des pions jetés sur la carte, nous dit dans son style laconique : « Une compagnie au centre, une compagnie à droite, une compagnie à gauche, une compagnie en réserve. Un schéma. Pas de système! »

Et peu à peu, par une série de questions, il nous rappela que, dans toute opération de guerre, il faut d'abord discerner ce qu'il est possible d'entreprendre et qu'ensuite, il importe, de trouver les moyens pour réaliser la mission reçue. Par l'analyse du terrain, il nous amena à mettre en valeur ce que ce maudit Aillivilliers avait de particulier et d'original. Puis, compte tenu de la situation générale, de ce que faisaient les voisins, de l'appui de l'artillerie, il nous fit monter une opération par efforts successifs, en s'emparant d'abord d'un mamelon dont l'accès était facile, puis en pénétrant dans un boqueteau dont la possession amènerait le débordement de la localité, et ainsi de suite.

A la fin, à certaines petites modalités près, le dispositif préconisé par le directeur de l'exercice ne différait guère de celui qu'il avait critiqué au début. Il y avait toujours une compagnie au centre, une compagnie à droite, une compagnie à gauche et une compagnie en réserve. Pourtant, ce n'était plus la même chose.

Le dispositif des élèves avait été pris parce que c'est généralement sous cette forme qu'un bataillon s'engage. C'était le schéma du cas général. Celui du colonel était la conséquence de la manœuvre envisagée pour enlever Aillivilliers. Il répondait à un système monté pour un cas précis et bien déterminé.

Ces souvenirs m'ont entraîné loin de mon sujet. J'y reviens.

Somme toute, le procédé utilisé pour l'étude de la tactique, c'est ce que la philosophie socratique appelait la maïeutique, c'est-à-dire l'art d'accoucher les esprits, de faire découvrir à celui qu'on instruit les vérités qu'il porte en lui.

Dans l'étude d'un cas concret, le professeur n'impose jamais sa manière de voir; il adopte celle d'un disciple et, par une série

de questions, parfois en demandant à d'autres leur avis ou leur critique, il fait aboutir à une solution qui, comme toutes les solutions, est discutable, mais qui est raisonnée, réfléchie, basée sur des certitudes établies. De la part de tous, il y a eu un effort personnel et création d'un procédé adapté au cas particulier.

Au début, la besogne est parfois ardue et difficile. Pour obtenir des disciples qu'ils soient en confiance, qu'ils se livrent, qu'ils sortent, pour employer une expression un peu triviale, ce qu'ils ont dans le ventre, il ne faut jamais les buter ou les froisser. Puis, peu à peu, les réflexes se créent et s'assouplissent, les décisions adéquates sont prises de plus en plus rapidement.

Un autre résultat particulièrement intéressant de ce procédé d'enseignement, c'est qu'il développe chez tous les officiers qui l'ont suivi, ce que l'on appelle « l'unité de doctrine ». Cela ne veut pas dire que, pour un même cas concret, tous trouveront la même solution. Mais, lorsque le chef aura pris une décision, ses collaborateurs immédiats, c'est-à-dire les officiers de son état-major, sauront la traduire par des ordres qui refléteront exactement sa pensée. Puis, ceux qui seront chargés de réaliser la manœuvre, s'adapteront naturellement à la conception de leur supérieur et prendront les mesures convenables pour la mener à bien.

Il reste à profiter de l'étude du cas concret pour assurer la préparation au service d'état-major, car, depuis 1919, les deux cours de tactique générale et d'état-major sont fusionnés. Pour cela, une fois une décision adoptée, lorsque l'on travaille à l'échelon division ou corps d'armée, les disciples sont chargés de rédiger l'ordre d'opérations et l'on étudie dans le détail sa réalisation.

Car, il n'y a pas que les combattants dont il faut s'occuper. La guerre moderne met en œuvre des moyens considérables. Lorsque les troupes ont été amenées sur leurs emplacements de combat, il faut les ravitailler en vivres, en munitions, en matériel de toute nature.

Pour fixer les idées, en restant dans le cadre du corps d'armée voici quelques chiffres concernant les besoins de différentes pièces d'artillerie.

Le coup de 75, douille, charge, projectile, pèse 10 kilos; le coup de 105 pèse 25 kilos; le coup de 155 pèse 50 kilos.

Dans une opération de durée normale, c'est-à-dire de quelques heures, le débit horaire moyen est de 100 coups pour le 75, de 60 coups pour le 105, de 40 à 45 coups pour le 155. Ceci représente, pour une heure de combat, une tonne de munitions par canon de 75, une tonne et demie par canon de 105, deux tonnes par pièce de 155.

Traduisons ces besoins en camions. Un camion de 3 T. 1/2 transporte 300 coups de 75, ou 120 coups de 105, ou 60 coups de 155. Par conséquent, il faut, par heure de combat, un camion pour alimenter trois pièces de 75, ou deux pièces de 105, ou une pièce et demie de 155.

Un corps d'armée à deux divisions comprend 72 pièces de 75, 24 pièces de 105 et 72 pièces de 155 court ou long. La consommation d'une heure de combat nécessitera pour l'ensemble de ces pièces une colonne de ravitaillement de 72 camions de 3 T. 1/2.

Je n'ai cité ces chiffres que pour en tirer deux conclusions.

Un ordre d'opérations comprend toujours deux parties. La première ne parle que des opérations proprement dites; elle s'adresse aux troupes combattantes. L'infanterie, l'artillerie, le génie, la cavalerie, les chars de combat, les forces aériennes et les transmissions y trouvent les indications nécessaires pour coordonner leurs efforts. La deuxième partie vise les services de ravitaillement et d'entretien. Elle organise les réapprovisionnements en vivres, munitions, matériel divers. Elle organise les évacuations du service de santé. Elle règle les transports dans les deux sens et fixe la circulation des convois hippomobiles et

automobiles. Les quelques chiffres de tout à l'heure permettent d'envisager en premier lieu, l'importance que peuvent atteindre ces convois à certains moments et la complexité que présente l'utilisation d'un réseau routier, parfois peu développé, par des éléments de vitesses différentes.

C'est une routine à acquérir. Cependant pour rédiger une deuxième partie d'ordre d'une façon claire et précise, pour satisfaire tous les besoins, les officiers d'état-major doivent posséder un sens de l'organisation très développé et des connaissances techniques nettes et très variées.

La deuxième conclusion, c'est que les opérations actuelles ne peuvent se développer qu'à une allure relativement lente, et que, malheureusement, les succès ne peuvent parfois s'exploiter avec la rapidité et la profondeur que l'on désirerait. C'est la rançon du matériel que nécessite la guerre moderne. Même avec des automobiles nombreux et un réseau routier permettant une circulation intense dans les deux sens, il y a un moment où il faut ralentir, sinon s'arrêter. Si les destructions de voies ferrées sont importantes, les camions sont vite à bout de souffle et la durée de leur rotation empêche d'assurer les ravitaillements à des distances trop éloignées des gares.

Par déformation professionnelle je me suis laissé entraîner, à vous présenter des considérations qui sortent du cadre de vos travaux habituels. Mon exposé sommaire sur la formation de la troupe et de ses cadres est loin de ressembler à ces études si fouillées qui constituent le charme de vos réunions. Je n'ai pas su non plus, je m'en rends très bien compte, faire preuve de ces brillantes qualités d'érudition minutieuse, de recherche méthodique, d'élégance de style et de finesse de langage, qui sont l'apanage des discours académiques.

La faute en est évidemment au récipiendaire, qui a, au moins, une circonstance atténuante, celle d'avoir évité de forcer son talent. Mais, vous êtes aussi un peu coupables, Messieurs. Comme je vous l'ai dit en débutant, vous avez eu la délicate pensée d'appeler au milieu de vous un militaire, qui n'a jamais fait que son métier. Ce métier, il l'a passionnément aimé. Il vous en a donc parlé de son mieux, persuadé que, malgré ses déficiences, vous ne manquerez pas d'extraire de ce qu'il vous a dit les détails qui peuvent être intéressants, surtout aux heures critiques que nous traversons...

Général BOYÉ.

On en reparle...

Et même beaucoup, ces jours-ci, de la neutralité belge. C'est que deux pays neutres viennent encore d'être sacrifiés au terrible Moloch. A qui le tour maintenant? se demande-t-on. Et ne vaudrait-il pas mieux prévenir que subir? Ne serait-il pas préférable de faire appel, en temps utile, aux renforts éventuels, c'est-à-dire « avant » plutôt qu'« après »? Si Oslo et Copenhague — pensent d'aucuns — avaient été plus prévoyants et avaient permis aux Alliés de les « protéger » anticipativement, peut-être eussent-ils été en état de conjurer le cruel destin qui les accable.

Peut-être... Encore que rien ne soit moins sûr. Ce qui, par contre, paraît certain, c'est que si ces excellents Nordiques avaient eu, depuis des générations, le courage viril de penser à autre chose qu'à leur confort — le premier du monde!..., — s'ils avaient davantage songé à défendre de leur mieux leur patrie nationale, sans doute leur sort serait-il, en ce moment,

moins angoissant qu'il ne l'est. Mais non, pas de dépenses « improductives » (ah! le beau bobard!...), pas de « militarisme » ruineux et périmé, pas de sacrifices inutiles, mais le maximum de Bien-être pour tous. Moralité : la recherche du paradis sur terre, un matérialisme pratique énervant et dégradant, en fait une diminution de la valeur humaine, bref un abîme qui devait fatalement, tôt ou tard, attirer le torrent.

Le socialisme, un certain socialisme pas révolutionnaire pour un sou, très bourgeois au contraire et fort pratique, et dont l'unique programme était d'assurer le meilleur confort au plus grand nombre de citoyens, socialisme à très courtes vues, ignorant de l'histoire, ignorant même du monde réel qui l'entourait, perdu dans les nuées d'un « idéalisme » vague et creux : voilà le principal coupable.

Et on nous rebattait les oreilles de l'exemple nordique. On s'évertuait à nous faire envier ces pays modèles où l'essentiel de l'effort national n'allait pas à de stériles armements, mais était consacré à relever toujours plus haut le niveau « culturel » des citoyens, étant entendu que cette « culture » était avant tout matérielle.

Avec sa pénétration coutumière, Charles Maurras en parle très justement, de ces « Etats modèles », à propos des derniers événements :

Ainsi voit-on à l'œil nu que, chez un petit peuple où l'on a dû souvent admirer de rares vertus militaires, la faiblesse physique a déterminé une faiblesse morale plus grave encore.

Comment s'appelle au juste cette faiblesse physique?

Elle s'appelle : Désarmement.

Depuis un demi-siècle, le Danemark avec les autres royaumes scandinaves — mais à leur tête — nous était donné pour l'Etat modèle.

Tous nos socialistes, tous nos internationaux s'accordaient bien là-dessus. Je fais appel aux souvenirs d'étudiants des Français qui sont arrivés au milieu du chemin de leur vie. Ils se rappellent, tous, comment les admirateurs de Jaurès ou les sectateurs de Guesde éblouissaient les auditoires et foudroyaient les contradicteurs en citant l'exemple des royaumes du Nord, et, spécialement, du royaume danois qui, de parti pris, par un système conscient et organisé, laissaient complètement de côté toute espèce de mise en défense militaire. Admirables agriculteurs, jardiniers de premier ordre, les habitants de la presqu'île et des îles danoises multipliaient les mottes de beurre, les centaines et les centaines d'œufs, les bottes et les bottes de légumes, qui, envoyées en Angleterre, où elles étaient payées rubis sur l'ongle, faisaient concurrence aux jardiniers, maraîchers et paysans de la Bretagne française. Inutile de dire à quel degré de puissance et de perfection industrielle était poussée la culture danoise, à la faveur de cette grande paix civile et sociale, — moyennant cette exclusion totale du militarisme « improductif », — toutes les forces du pays étant ainsi réservées à la production véritable...

Ceux de nos contemporains qui n'étaient ni marxistes ni internationalistes écoutaient ces bavardages, contemplaient ces tableaux, mais faisaient à la Salente danoise la vieille objection de bon sens que ce qui n'est pas défendu, ce qui est incapable de se défendre ne dure pas, — et que tout ce beau travail pacifiste, toutes ces grasses richesses étaient singulièrement exposées dans le champ d'action du voisin très guerrier qui s'appelait le Reich allemand.

Reich de Guillaume II, Reich de Weimar, Reich de Hitler, — c'était kif kif

Les Danois le sentaient du reste! Mais le pli était pris. Ils le sentaient si bien et le pli était si bien ou si mal pris qu'après le traité de 1919, ils n'acceptèrent que timidement et avec des restrictions et des rétrocessions, le cadeau que nous leurs faisons de leurs

vieilles provinces autrefois chipées par Bismarck. Nos « désannexions » furent jugées trop fortes : le plébiscite rendit au Reich ce que le Reich avait été obligé de céder. Quel exemple de bonne foi! Quel beau trait de justice internationale! Nos panjuristes et nos socialistes pouvaient alors se dire (ce qu'ils dirent et écrivirent) que l'Allemagne n'oublierait jamais ce désintéressement vertueux! Elle ne l'a peut-être pas oublié. Mais elle vient de faire comme si cela n'avait jamais existé.

Conclusion : s'il faut être fort pour oser pratiquer l'injustice, il le faut être plus encore pour soutenir le suprême grand luxe de la vie normale des êtres : l'équité, la générosité.

* * *

« Etre fort » : tout est bien là. Et c'est de « cela » qu'il faut avant tout tenir compte quand on parle des neutres. Car la ligne de moindre résistance est toujours la plus menacée.

Croit-on que sans notre armée, sans l'immense effort de notre pays pour assurer sa défense, nous serions encore « neutres » en ce mois d'avril 1940? Et si, comme je persiste quand même et malgré tout à le croire encore, nous demeurons jusqu'au bout en dehors du conflit, c'est à cette armée, c'est aux énormes sacrifices consentis pour qu'elle soit ce qu'elle est — un instrument de premier ordre — que nous le devons avant tout.

Si cette belle armée n'était pas ce qu'elle est, si nos préparatifs de défense avaient été moins poussés, on comprendrait à la rigueur, devant le déroulement des événements en Europe, qu'un gouvernement soucieux de l'avenir du pays songeât à s'entendre *a parte ante* avec ceux qui devraient éventuellement nous secourir et leur confiât même, à titre préventif et dans une certaine mesure, la défense de notre territoire, d'un territoire que nous ne serions pas en mesure de bien garder seuls. Mais la Belgique est forte, très forte. Assez forte, en tout cas, pour pratiquer le *Wait and see*. Assez forte pour ne rien aliéner de sa totale liberté d'action. Pour ne compromettre en rien son avenir immédiat. Assez forte même pour espérer qu'on ne s'y frotera pas. Surtout qu'une « aide » anticipée risquerait fort de provoquer précisément ce que cette Belgique forte espère encore éviter : l'agression...

On peut donc dire que l'immense majorité des Belges est derrière son gouvernement unanime et derrière son Roi, et qu'elle approuve la déclaration faite l'autre jour, à une heure où sous le coup des nouvelles de Scandinavie une vive inquiétude régnait et où, sans doute, car tout le fait supposer, ceux qui ne manqueraient pas de voler à notre secours en cas d'agression allemande, essayaient de nous convaincre de l'urgente utilité de certaines « dispositions » préventives. La Belgique s'est contenté de réaffirmer tranquillement mais fermement une neutralité qu'elle sait bien gardée et qu'elle veut loyale jusqu'au bout. Et d'étayer son affirmation de toutes les mesures nécessaires (1)...

* * *

Non, la neutralité n'est pas, en l'occurrence, une notion purement abstraite et univoque. Il y a des neutres. Et chaque neutre pose un cas différent de neutralité. C'est qu'il s'agit de réalité et non pas de ces notions juridiques qui n'ont égaré que trop d'esprits depuis vingt ans. Egarés et incurablement intoxiqués. Il suffit, pour s'en convaincre de lire, par exemple, tel récent article d'un des chefs de file de ce juridisme catastrophique, M. Paul Struye. Malgré tout et contre toute évidence, ce « professeur » de droit international, qui s'est trompé presque

(1) Ce qui précède était écrit et composé avant le remarquable discours de M. Spaak au Sénat, discours parfait auquel nous souscrivons sans réserves.

constamment sur tout, persiste à maintenir « qu'à l'heure présente, la sécurité collective trouve dans les tragiques événements que nous traversons, une tardive, éclatante mais aussi une navrante revanche ».

A propos de la Finlande — et depuis lors la chose doit lui sembler plus vraie encore pour le Danemark et la Norvège :

« La sécurité de cet infortuné pays — écrit-il — ne pouvait être assurée et la justice ne pouvait être sauvée que si un immense effort collectif avait été entrepris sans retard par tous les peuples épris de liberté et soucieux de morale internationale. »

« ... Et pourtant, il eût suffi pour éviter le pire, d'appliquer, dans leur texte et dans leur esprit, les dispositions du Pacte tant honni de la S. D. N. »

« ... On a pu constater hélas — ce fut la preuve contraire — qu'en abandonnant la sécurité collective, on avait, d'un geste sûr, attiré la guerre, favorisé l'injustice et renforcé les positions du bolchevisme destructeur. »

Et voici le bouquet : « Avais-je tort de dire que les événements de ces dernières semaines ont consacré douloureusement la revanche des principes genevois ? »

Si Paris était plus petit que ma poche, je mettrais Paris dans ma poche... Tout le système de M. Struye se ramène à cette vérité assez enfantine. Cent fois on a démontré, ce qui s'appelle démontré et lumineusement démontré, que les illusions genevoises, l'impuissance genevoise à empêcher et à mater le réveil du prussianisme guerrier et barbare, sans parler des folies genevoises qui, après avoir tout permis à la Prusse anti-européenne et au Japon asiatique, ont prétendu « sanctionner » l'Italie, ce facteur essentiel de notre vieux monde, on a démontré, dis-je, que c'est tout cela qui a attiré la guerre. Et ce n'est pas *post factum*, après coup que nous le disons. Voilà vingt ans qu'on n'a cessé de le souligner ici. Certes, une Genève idéale — un Paris plus petit que ma poche... — eût pu organiser l'Europe et le monde. Mais cette Genève-là n'a jamais existé que dans les généreuses et folles imaginations d'incurables chevaucheurs de nuées. La Genève réelle, celle-là, très vite, est apparue comme ne pouvant pas, fatalement, ne pas conduire à une nouvelle conflagration. Et les faits — *the bare facts*... — ont donné tort à tous les Struye de l'univers et raison... aux autres!

* * *

Mais je reviens à mon propos : la neutralité. L'autre jour un écrivain français qui aime particulièrement notre pays, nous dit-il, et nous le croyons, assurait ses amis belges qu'en pensant à la neutralité, c'est d'abord à nous qu'il pensait.

Il me semble que si j'étais Français, le premier neutre auquel je penserais serait celui dont l'intervention éventuelle aurait le plus d'influence sur le cours ultérieur des événements. Si j'étais Français, ce n'est donc pas à la Belgique que je penserais d'abord, mais bien à l'Italie, aux Etats-Unis. Car enfin, la Belgique prendrait parti demain, qu'y aurait-il de changé, je vous le demande? En quoi notre intervention serait-elle décisive ou même suffisamment ou particulièrement efficace? Fournir un champ de bataille aux Alliés? Mais si le général Chauvineau a raison, une offensive sur notre frontière de l'Est ne doit guère être plus facile que sur le Rhin. La seule chose sûre serait d'exposer une fois de plus notre territoire à la ruine et à la dévastation. Pour nous punir de quoi, s'il vous plaît (1)?

(1) M. Spaak vient de le dire très éloquentement au Sénat : « Je ne veux pas, tâche trop facile, essayer de broser le tableau des horreurs qui attendent

Ce bon Monsieur Berl — c'est de lui qu'il s'agit — veut bien ajouter que « si les Alliés n'avaient pas formé, au prix de lourds sacrifices, une armée et une flotte puissantes, il n'y aurait pas de neutralité belge, il n'y aurait sans doute pas de Belgique ».

Et si la Belgique, endormie au chant des sirènes genevoises, dont les plus séduisantes étaient d'ailleurs françaises, avait négligé sa défense, sans doute le Nord français serait-il envahi en ce moment...

D'ailleurs, en fait de « si » il en est de bien plus évidents que celui de M. Berl. Si les Alliés, par exemple, n'avaient pas commis toutes les fautes depuis vingt ans, n'avaient pas accumulé sottise sur sottise, imprévoyance sur imprévoyance, il n'y aurait pas de guerre!...

Or, dans ces fautes, dont certaines furent énormes, comme celle de mars 1936, lors de la remilitarisation de la Rhénanie, la Belgique n'a tout de même eu, pratiquement, aucune responsabilité. C'est Londres, surtout, qui a laissé la Prusse se relever, qui l'y a même aidée très activement; et c'est Paris qui a laissé la France s'affaiblir sans cesse. Alors?... Est-ce bien à nous de nous sacrifier? Et pour quel résultat, s'il vous plaît? Certes, si l'appoint de la Belgique était de nature à décider *sûrement* et *rapidement* de l'issue de la guerre, et si, dans cette hypothèse, une proportion raisonnable apparaissait entre le but et le prix qu'il nous faudrait le payer, cette Belgique aurait peut-être à considérer très sérieusement ce que le sort de l'Europe réclamerait d'elle. Mais qui oserait prétendre que nous en soyons là?

Tandis que le cas de l'Italie, est autrement clair! L'Italie, un nouvel ordre en Méditerranée : prolégomènes à toute paix future en Europe. Or, qu'ont fait les Alliés depuis le 3 septembre 39 pour se concilier l'Italie? Qu'ont-ils fait pour que l'intérêt de cette Italie fût orienté vers eux et non plus vers Berlin? Et pourtant voilà le neutre auquel tout Français devrait penser *d'abord et avant tout*, le neutre dont la position est centrale, dont l'attitude est essentielle et dont le rôle pourrait bien être décisif. Mais ni Paris, ni Londres ne paraissent l'avoir compris. Pensez à l'Italie, M. Berl, et un peu moins à nous...

Tous les Alliés qui parlent de civilisation européenne, qui ne cessent de répéter qu'en se battant ils se battent pour eux-mêmes, certes, mais tout autant pour les neutres, que ces neutres ne vivront qu'à l'ombre de leur victoire, etc., etc., tous ces amis français qui savent pourtant que la presque unanimité des Belges est ardemment pro-alliée, mais qui souhaitent confusément que nous mettions nos actes en accord avec nos sentiments, et que nous entrions en guerre — pour faire quoi, grands dieux!!!... — tous feraient bien de penser à l'Italie. Il n'est peut-être pas trop tard... du moins nous voulons l'espérer... Et ce serait tellement plus efficace! Car nous, nous ne pourrions que nous immoler inutilement à une cause qui ne s'en porterait guère mieux, alors que nous, comment nous porterions-nous? Tandis qu'en faisant — et fasse le Ciel qu'il ne faille pas dire un jour : Si on avait fait... — à cette Italie, berceau et facteur essentiel de cette civilisation occidentale et chrétienne pour laquelle on prétend se battre et on voudrait nous faire nous battre, nous aussi, *hic et nunc*, en faisant, dis-je, à cette Italie les sacrifices nécessaires, les concessions qui s'imposent, cette civilisation s'en trouverait servie d'incomparable façon. Mais pour cela il faudrait voir grand, très grand et fort loin. Il faudrait renoncer à cette lamentable et néfaste logomachie qui oppose toujours « démocratie » (l'Angleterre, une démocratie!..) et « fâchisme », qui s'attarde

notre pays s'il est entraîné dans la guerre; mais j'ose proclamer que le sort qui nous attend dans cette éventualité est plus tragique que celui que subira n'importe quel belligérant. Cela seul justifie notre effort et je n'ai pas honte de l'égoïsme, de l'égoïsme sacré qui m'anime quand je lutte pour épargner à la Belgique une épreuve qu'elle n'a pas méritée. » (*Vifs applaudissements.*)

INSTITUT DES DEUX-ALICES

**École d'Infirmières
SAINT-JOSEPH**

sous la direction des
Sœurs de la Charité J. M. de Gand

Pour les inscriptions et
renseignements,
s'adresser à la
MÈRE SUPÉRIEURE
57, Groeselenberg, Uccle
ou par téléph. n° 44.70.13

OUVERTURE DES COURS
fin septembre

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité
dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur
14, place de la Vaillance - ANDERLECHT
Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

**Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales**



“LA FAMILLE”

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

**G. Pilsart,
L. de Meester,
J. Herinckx.**

Le Président :

V. Wauoquez,

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7, BRUXELLES

(Près du Sénat)

Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

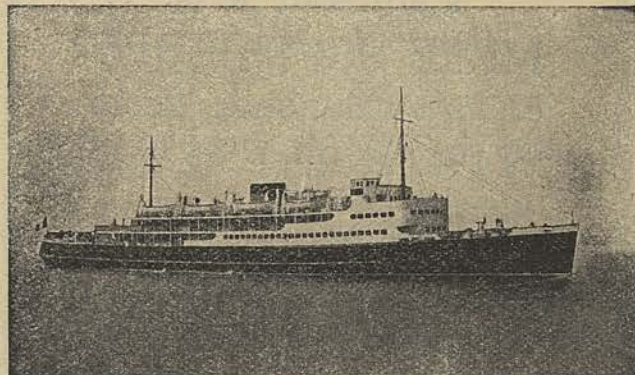
Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

MUY (Belgique)

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

encore aux billevesées de « gôche » et qui s'acharne à charger les idées de « droite » de tout le mal dont nous souffrons. Il ne semble pas que Londres et Paris aient beaucoup progressé sur ce chemin, le seul pourtant qui conduise au salut...

TESTIS.

P.-S. — Plusieurs lecteurs nous demandent que penser d'*Alerte*, le nouvel « hebdomadaire politique, artistique et littéraire ». Nous est d'avis qu'il est assez superflu et vraiment trop facile de prêcher aux Belges l'amour de la France et de l'Angleterre, de la France surtout! Pratiquement tout le monde, chez nous, est pro-allié 100 %. Au point même que les préoccupations pro-françaises ou pro-anglaises estompent assez souvent des préoccupations nationales qui devraient rester au premier rang. Vive la France, oui, et de tout cœur, mais avant tout, vive la Belgique! Et la grande, l'urgente tâche de l'heure, n'est-ce pas de rappeler sans cesse aux Belges l'intérêt national, de nourrir leur sens national, de leur donner des préoccupations nationales? Dans le climat actuel, on peut craindre qu'*Alerte* ne fasse figure d'instrument de propagande étrangère. Superflue, nous le répétons, d'autant plus que la large diffusion des journaux français chez nous suffit amplement à la besogne.

Pour être complet, il faut ajouter que d'autres hebdomadaires (*Cassandra*, *L'Ouest...*) qui se prétendent avant tout inspirés par l'intérêt belge n'ont que trop l'air — je dis bien « ont l'air » — en voulant contrebattre ce qu'ils croient être de la francophilie ou de l'anglophilie exagérées, de faire *quodammodo* le jeu de notre autre grand voisin. Et c'est bien maladroit, bien déplorable et bien nuisible surtout à ce qu'il y a d'excellent et même d'excellent dans leurs propos pro-belges.

T.

Qu'est-ce que l'Europe?

LA RÉPONSE GÉOGRAPHIQUE (1)

Le système fluvial

A mesure que l'Europe s'allonge et s'amincit vers l'ouest, la zone atlantique et la zone méditerranéenne se rapprochent et se pénètrent. Et c'est encore une de ces conditions naturelles qui ont permis le développement d'une civilisation supérieure. Ce n'est point la seule, ni même la principale. Et c'est ici qu'interviennent : la position des plaines et des montagnes, la répartition des fleuves et des rivières.

L'Europe est proportionnellement le continent le plus riche en cours d'eau. Ils forment ce réseau serré, enchevêtré qui la caractérise. Le système fluvial vient ainsi compléter, achever le système maritime.

De quelle manière et quelles sont les caractéristiques de ce système fluvial?

D'abord, l'emboîtement des bassins les uns dans les autres, comme un jeu de puzzle. Il faut de l'application pour déterminer les lignes de partage qui ne sont jamais nettes. Par exemple, en Suisse, le bassin du Rhône et le bassin du Rhin. Ou, en France, les bassins du Rhône, du Rhin et de la Seine.

Ensuite, par le voisinage des sources. Ainsi, le Rhin, le Rhône,

le Tessin et la Reuss ont leur source dans un même massif, celui du Saint-Gothard, ce château d'eau de l'Europe. En France, les sources des principaux fleuves et rivières se groupent autour d'un même centre, la région du Morvan et de la Côte-d'Or : Saône, Meuse, Moselle, Marne, Seine, Loire. Dans la péninsule ibérique, il est intéressant de constater que les grands fleuves du bassin atlantique : le Douro, le Tage, le Guadiana, ont leurs sources tout près de la Méditerranée, cependant que l'Ebre a la sienne dans les Monts Cantabres, tout près de l'Atlantique; il est vrai que ces fleuves sont pauvres en eau et ne deviennent navigables qu'à leur embouchure. En Europe orientale, les sources du Volga, de l'Oka, du Dniepr et de la Duna sont posées comme des bornes autour d'une région qu'elles ont prédestinée à devenir le cœur même de la Russie, celle de Moscou.

Puis, en Europe occidentale, par l'indépendance des fleuves à l'égard des accidents de leur propre bassin. L'exemple typique est celui du Rhin qui est successivement fleuve alpin, fleuve de plateau, fleuve de plaine; enfin, par son delta, fleuve maritime. Un autre est celui du Danube qui traverse les Alpes et, par les Portes de Fer, échappe à l'étreinte des Carpathes et des Balkans. Le Rhône commence, au sortir d'un glacier, par être un torrent de montagne. L'Elbe se fraye un passage étroit entre l'Erzgebirge et les Sudètes, avant de former le port de Hambourg.

Puis encore, nous retournons en Europe orientale, par les voies d'échanges que furent, dès la préhistoire, les fleuves russes entre le monde grec et le monde scandinave, entre les régions boréales et les côtes déjà méridionales de la Chersonèse et du Pont-Euxin. Vrais cours d'eau de plaine, navigables souvent dès la source, les grands fleuves et les grandes rivières de la Russie, quand ils ne sont pas ou ne sont plus obstrués par les glaces, établissent des communications presque sans obstacles entre la mer Noire, la Caspienne, l'océan Glacial et la Baltique : aucune ligne de partage ne dépasse les 300 mètres d'altitude. Les principaux — dont le Volga — sont orientés vers le sud, vers les régions nourricières et les plus doux climats. Ils sont un entraînement vers la mer : c'est au centre de l'empire, sur le Volga précisément, que Pierre le Grand a préparé, construit la flotte russe.

De même, par la possibilité de contourner les barrières de montagnes. Par le Dniepr, la Bérésina, la Duna et le Niémen. par le Dniestr et la Vistule, on évite le bouclier des Carpathes. Grâce à la liaison du Danube au Rhin, l'Orient et l'Occident, la mer Noire et la mer du Nord se communiquent au nord des Alpes. A l'est, par le Rhône, la Saône, la Moselle et la Meuse; enfin, la Méditerranée se relie à la mer du Nord, à la Manche, à l'Atlantique. Le passage de la Méditerranée à l'Atlantique se fait encore, au nord des Pyrénées, par ce canal du Midi, trait d'union entre l'Aude et la Garonne.

Enfin, l'action combinée des fleuves et de la mer — cours de ceux-là, marées de celle-ci — qui a donné aux embouchures une importance hors de proportion avec la longueur des cours. C'est que les fleuves occidentaux sont largement alimentés d'affluents et de sous-affluents, à cause des montagnes. Aussi les embouchures deviennent-elles facilement des estuaires, des deltas. Les échanges maritimes s'en trouvent puissamment favorisés. La proximité, la correspondance qui existe entre le vaste estuaire de la Tamise et les estuaires, les deltas du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut — sans oublier la Seine — a lié dès l'origine le destin de la Grande-Bretagne à celui du continent.

Le relief

La troisième des conditions naturelles qui ont fait de l'Europe le milieu le plus favorable à une civilisation supérieure, c'est le relief du sol.

(1) Voir la *Revue catholique* du 12 avril 1940.

L'harmonie, l'unité dans la diversité, tels sont les deux caractères de ce relief. Aucune forme dominante, exclusive, comme en Afrique le plateau, comme en Amérique la plaine et les chaînes côtières. Je cite une fois de plus M. Blanchard : « Le relief marie harmonieusement des montagnes et des plaines d'origines et de formes très différentes, à travers lesquelles s'insinuent des mers tièdes ou chaudes. Des climats dont les uns ont des affinités polaires, d'autres des traits subtropicaux, y voisinent avec un régime de températures et de précipitations franchement tempéré. De grands fleuves, circulant à travers montagnes et plaines, passant d'une zone climatique à l'autre, établissent des relations faciles entre les régions les plus variées. Des types de végétation dont la gamme va de la toundra subpolaire à la flore des tropiques, en passant par la forêt boréale, la steppe, la forêt claire, le maquis, forment sur le sol de l'Europe une sorte de carte d'échantillon de la flore du globe, où ne manquent que le désert tropical et la forêt équatoriale. Ainsi tout est variété en Europe, et tout est nuances; nulle part le continent ne présente de ces ensembles majestueux, mais peu massifs, comme le sont en Amérique du Nord la bande apalachienne, la plaine centrale, les hautes terres de l'Ouest. L'Europe, elle, est une mosaïque d'une foule de cellules, souvent mal délimitées, passant de l'une à l'autre par des transitions insensibles, et à travers lesquelles les peuples, issus d'un grand nombre de races, bataillent depuis des siècles pour se constituer une frontière et une unité. »

Donc, l'Europe est une et diverse.

Une par l'équilibre de ses éléments naturels, par des caractères communs fortement accentués.

Diverse parce que le relief et la mer ont fait de l'Europe la partie du monde la plus étroitement compartimentée. Dans sa partie occidentale, les peuples manquent d'espace et sont voués ainsi, ou à l'expansion au dehors, ou à la guerre au dedans. L'Europe occidentale, comme dit M. Blanchard, est composée de cellules, telle une ruche. Chacune de ces cellules est faite pour qu'un groupe humain s'y installe, s'y enracine, y développe une culture originale et y concentre ses énergies. D'où la variété de ces groupes et de ces cultures. D'où le nationalisme naturel de l'Occident.

Une et diverse, enfin, parce que l'Europe démontre par sa nature même cette vérité philosophique : la diversité est la condition même de l'unité.

L'Europe cependant n'est pas unitaire, mais fédérative. Elle est le continent des relations. Les peuples, les cités, les foyers de culture y sont multiples et différents. Mais ils vivent d'échanges et d'influences et, malgré les oppositions et les guerres, ils ne sauraient se passer les uns des autres.

Voilà ce que nous apprend le relief. Et voilà pourquoi celui-ci se révèle exceptionnellement favorable à une civilisation supérieure.

Les plaines

Si nous réunissons l'Europe orientale à l'Europe occidentale, nous devons conclure à la prédominance des plaines, mais, si nous retranchons de la superficie la plaine presque absolue qu'est l'Europe orientale, nous enregistrons qu'entre les montagnes et les plaines l'équilibre se rétablit.

Socles rigides, bassins d'enfoncements, remblaiements alluviaux, quel que soit le type de la plaine, le rôle de celle-ci est de longer, contourner, pénétrer les massifs montagneux, de faciliter ainsi la circulation intérieure, les échanges, les établissements.

La plaine tout asiatique de l'Europe orientale se rétrécit entre les Carpathes et la Baltique. Puis, contournant les deux massifs de l'Allemagne centrale, elle passe, en bordant la mer, de

Prusse en France par les Pays-Bas. Elle rejoint ainsi les plaines et les plateaux français, jusqu'à l'Atlantique, jusqu'aux Pyrénées. Nous avons là le grand corridor de pénétration, le sillon central de l'Europe par où l'Occident s'est en partie peuplée, par où la grande ligne de force venue de l'est se dirige vers l'Atlantique.

Au nord, par le Jutland et les îles danoises, le sillon se ramifie : les plaines et plateaux de la Suède, entre les Alpes scandinaves et la Baltique, vont rejoindre l'océan Glacial, la Finlande et, de nouveau, la plaine russe. Au sud, autres ramifications : de la plaine russe, de l'Ukraine à la plaine roumaine et, par le Danube, une fois franchies les Portes de fer, à la plaine hongroise d'où l'on gagne les plateaux de l'Allemagne centrale. Et voici encore la plaine anglaise, prolongement de la France et des Flandres. Et voici enfin la plaine du Pô qui pénètre profondément entre les Alpes occidentales et les Apennins pour s'évaser sur l'Adriatique.

Les montagnes

La plaine, en Europe, n'est qu'une intermédiaire entre la montagne et la mer.

D'où ce commentaire d'Elisée Reclus :

« Si par la pensée, au lieu d'imaginer un exhaussement de 200 mètres, on se figure le continent s'abaissant en bloc de la même quantité, l'Europe se trouverait n'occuper que la moitié de son étendue actuelle; toutes les plaines basses, qui, pour la plupart, sont d'anciens fonds de mer, seraient immergées de nouveau dans l'océan; il ne resterait plus au-dessus des eaux qu'une sorte de squelette de plateaux et de montagnes, beaucoup plus tailladé de golfes et frangé de presqu'îles que n'est le rivage existant. Toute l'Europe occidentale et méditerranéenne constituerait un puissant massif insulaire entouré de terres plus qu'à moitié submergées, telles que la Sicile et la Grande-Bretagne, et séparé par un large détroit de plaines légèrement bombées de l'intérieur de la Russie. Ce massif, pour l'histoire non moins que pour la géologie, est la véritable Europe. A demi asiatique par son climat extrême, par l'aspect de ses campagnes monotones et de ses interminables steppes, la Russie se rattache aussi très intimement à l'Asie par ses races et par son développement historique; on peut même dire qu'elle fait partie de l'Europe depuis un siècle à peine. C'est au milieu des îles, des péninsules, des vallées, des petits bassins, des horizons variés de l'Europe maritime et montagneuse; c'est dans cette nature si vive, si accidentée, aux contrastes si imprévus, qu'est née la civilisation moderne, résultat d'innombrables civilisations locales, heureusement unies en un seul courant. »

* * *

Les grandes chaînes de montagnes, forment l'ossature de la terre. Elles lient les cinq parties du monde dont elles nous font voir ainsi l'unité. Du cap Horn à la presqu'île d'Alaska et au cap du Prince de Galles, sur le détroit de Bering, une chaîne ininterrompue borde les deux Amériques du côté de l'océan Pacifique. Mais le détroit de Bering n'est qu'une fissure. Dès le cap Oriental, la chaîne reprend. Séparant la Mongolie de la Sibérie, elle va rejoindre, au plateau de Pamir, l'énorme masse de l'Himalaya qui se prolonge par les montagnes de l'Indochine, par celles de la presqu'île de Malacca, par celles de Sumatra, de Java, de Timore, jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée.

A l'ouest du Pamir, ce point de jonction et faite du monde, le grand système orographique se dirige vers l'Europe par l'Hin-

doukousch, les chaînes qui limitent au sud les déserts du Turkestan et les eaux de la Caspienne, le Caucase, les montagnes de l'Asie mineure. Alors il entre en Europe par les îles grecques et les Balkans. Il se noue aux Alpes de deux côtés : par les crêtes de l'Illyrie et de la Dalmatie, par la grande boucle des Carpathes. A leur tour, les Alpes que rejoignent au nord le Jura et au sud les Apennins, décrivent une large courbe, puis, glissant sous les eaux du golfe du Lion, vont rejoindre les Pyrénées. A ce moment, l'immense système change de rythme : chaînes parallèles, orientées de l'est à l'ouest, à travers toute la péninsule ibérique jusqu'en Afrique du Nord, au Riff, à l'Atlas, au désert.

C'est en Europe que le système orographique du monde est le plus contracté. Soudain, son mouvement s'accroît. Les lignes s'enchevêtrent, s'amincissent et se ramifient. Comparée à celle de l'Asie ou des Amériques, l'orographie de l'Europe ressemble, non à une ossature, mais à un système de muscles bien tendus. Son dessin, autre image, évoque une fougère.

* * *

« L'Europe, dit M. Blanchard, est toute tachetée de montagnes, hautes ou basses, aiguës ou arrondies, sauf dans l'est, où règne l'uniformité tout asiatique de la plateforme russe. Ainsi le relief du continent apparaît d'une extrême complexité. Mais cette complexité est ordonnée. »

Comment ?

Un corps continental avec deux ailes péninsulaires et une couronne d'îles : cette description sommaire de l'Europe, nous pouvons maintenant la préciser quant au relief. L'Europe est une bande, toujours plus étroite, de plaines, prise entre la mer au nord et les montagnes au sud. Nous retrouvons ici ce couloir de pénétration, ce sillon central qui prolonge jusqu'à l'Atlantique la plaine de l'Europe orientale.

Le premier caractère des montagnes européennes, c'est d'être maritimes. Elles bordent, en effet, la mer. Elles sont, les unes atlantiques, les autres méditerranéennes.

Les montagnes atlantiques sont celles d'Irlande, du Pays de Galles, de l'Ecosse, enfin ces Alpes scandinaves rongées par l'océan qui les déchiquète en îles, en îlots, en récifs, et les perce de fiords jusque très avant dans l'intérieur des terres. Ces montagnes tombent en pente raide sur les flots et s'abaissent en pente douce vers les terres. D'altitude médiocre, ne dépassant point les 2.500 mètres, glacières, inhospitalières à l'homme et à la vie, humides et monotones, évoquant les plaintes d'Ossian et la mythologie des Eddas, elles forment une barrière qui protège le corps de l'Europe contre les assauts de l'océan et la rudesse du climat polaire.

Les montagnes méditerranéennes forment l'antithèse des montagnes atlantiques. Et d'abord, elles occupent une étendue beaucoup plus considérable, puisqu'elles s'étendent, avec leurs contreforts, et leurs dépendances, à l'ouest jusqu'à l'Atlantique lui-même, au centre, jusqu'à une petite distance de la mer du Nord, à l'est jusqu'à la plaine russe. Ensuite, elles s'élèvent à des altitudes beaucoup plus considérables, dépassant les 4.000 mètres. Enfin, situées dans les zones tempérée et méridionale de l'Europe, elles sont hospitalières à l'homme et à la vie, ouvertes de toutes parts, riches et variées.

Montagnes atlantiques et montagnes méditerranéennes n'en ont pas moins ce caractère commun d'être périphériques, péninsulaires et insulaires. La Scandinavie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal, l'Italie, les Balkans, sans oublier les

îles méditerranéennes, sont occupées en grande partie par des montagnes. D'où cette association de la montagne et de la mer, ces deux grandes énergies de l'Europe, de l'Occident.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de Coopération intellectuelle
de la Société des Nations.

(A suivre.)

En quelques lignes...

Printemps tardif

... A ce point tardif que notre excellent poète et ami Adolphe Hardy se voit obligé de lui mander un impératif rendez-vous. Il s'adresse au Chevalier Printemps. Ni plus ni moins qu'un « poursuivant » du temps jadis. Et de le convoquer sur l'heure, en bonne et due forme. Las! le Chevalier Printemps ne se survit plus, dirait-on, que dans les rondeaux un peu grêles de Charles l'Orléans, prince captif. La méchanceté des hommes l'épouvante. Allez donc entreprendre la construction des nids, quand tous les buissons d'Alsace et de Lorraine dissimulent, sous les branches artificieusement entrecroisées, des gueules béantes d'obusiers prêts à cracher la mort! Et pourquoi les hirondelles s'en reviendraient-elles vers la grange dont le stupide pointeur abattit les maîtresses poutres?...

Nous avons bâti de nos mains (imprudentes ou homicides) ce monde à l'envers où la mauvaise foi le dispute à l'imprévoyance. Mais nous exigerions volontiers de la nature qu'elle nous dédommage, en bouquets blancs et roses, en trilles et gazouillis, en reverdie et bondissement des agnelets, de toutes nos infidélités à la loi du gai renouveau. Avril se venge. Avril boude.

Le baromètre soi-même est dérangé. Et l'Institut royal météorologique a diablement bien fait de renoncer, chaque journal parlé de l'I. N. R. fait, à ses pronostications : c'est le déluge à jet continu, les vents froids sur toute la ligne, avec leur séquelle de maux de gorge, catarrhes et pieds humides, plafonds percés et semelles qui prennent l'eau.

Dans les jardins, les crocus se sont inclinés sous l'averse. Nous n'irons plus au bois : les pervenches, avant que de fleurir, ont péri. Les vieux pommiers, dans le verger qui dégouline, se demandent, en hochant leurs branches, si la sève est en léthargie. Sous le préau de la cour de récréation, les gamins, que guette l'onglée, écoutent les aînés leur parler de ces fabuleuses parties de billes que l'on faisait, à l'âge heureux, dès Pâques closes...

Cependant, le Chevalier Printemps erre, mélancolique, sur les balcons du ciel. Il se souvient des gentils rimailleurs qui ciselaient pour lui, dans des strophes pimpantes, de frais godrons et de reluisants boutons d'or. Sur les champs de bataille où fument les dreadnoughts de la Navy il jette un regard de morne désespérance. Et Charles Trenet se réjouit d'avoir intitulé sa chanson d'amour : *Mon Jardin de Mai...*

Scandinavie

Après la Finlande, la Norvège, Après l'isthme de Carélie, les fjords de Bergen, de Stavanger, de Narvik, d'Oslo. Nous aurons réappris la géographie,

Cette invasion du pays des Vikings plonge dans l'effroi les Méridionaux que nous sommes (on est toujours le Méridional de quelqu'un). Nous avons tellement pris l'habitude de considérer ces habitants de l'extrême-Nord comme les témoins impassibles — et fort confortablement à l'abri — de nos disputes et querelles. Danois, Suédois, Norvégiens s'entendaient, d'ailleurs, à entretenir la légende d'une Scandinavie pacifique et protégée. A l'abri de leur soixantième degré de latitude et de leur antimilitarisme de stricte observance, les fils spirituels de Nobel s'estimaient en règle avec la civilisation quand ils avaient décerné, une fois l'an, le Grand Prix de la Paix et de je ne sais combien de milliers de couronnes.

Mais il est écrit, sur les tables de fer de l'histoire, que la guerre que nous subissons contrariera les plans les mieux établis des stratèges les mieux informés. Telle petite nation limitrophe des belligérants voit son territoire miraculeusement épargné : et ceux-là qui se targuaient d'être loin des hostilités paient leur lourd tribut au Moloch dévorant.

On a singulièrement abusé, ces jours derniers, du dithyrambe. Comparer les Norvégiens aux Belges de 1914 et leur roi Haakon à Albert le Preux, c'est céder bien vite aux facilités du parallèle. La vérité est que les Scandinaves sont les victimes (fort peu innocentes) de leur imprévoyance, de leur aveuglement. On a invoqué, à leur propos, les « délicatesses de l'honneur ». Mais le mot — qui est de Psichari le centurion — s'applique bien mal aux électeurs socialistes d'un Shorting toujours prêt à marchander sur le chapitre de l'impôt du sang. D'autre part, et quelque poussée qu'ait dû être la préparation du coup de force nazi, nous avons peine à nous imaginer, nous autres Belges qui ne sommes ni des jobards, ni des mazettes, qu'un détachement d'assaut de mille ou quinze cents hommes puisse réduire à merci une capitale de plus de cent mille habitants. Il faudrait donc mettre une sourdine au los que nous entonnons des vaillants Norvégiens qui, des vaillants Norvégiens que... L'embryon d'armée qui résiste à grand'peine sur les contreforts des montagnes du Sud-Est vaut tout juste notre garde civique de lointaine et hilarante mémoire.

Ceci dit, il convient de stigmatiser avec force le récent exploit du fou de Berchtesgaden. Avec Hitler, avec la Prusse, le plus aveugle sait désormais à quoi s'en tenir. Aussi longtemps que nos canons, que nos batteries imposeront le respect de nos frontières, il nous sera permis de vivre libres. Le reste — pacte de non-agression, déclarations solennelles ou démarches de chancellerie à chancellerie — n'est que bouillie pour les chats.

Cependant, quelques Belges (qu'ils disent!) se flattent de renvoyer, dans l'affaire scandinave, les plaideurs dos à dos. Pour eux, mouiller des mines et bombarder des villes ouvertes, c'est tout un. « La neutralité est un tout indivisible », prononce gravement le plus chat-fourré de ces Raminagrobis. Parce que nous n'avons jamais, dans cette Revue, celé les droits de la vérité et de l'honneur, nous affirmons bien haut qu'en violant le territoire du Danemark et de la Norvège, l'Allemagne de Hitler a commis cette injustice dont on peut dire qu'elle est une menace faite à tous.

« Northern Antiquities »

C'est le titre d'un essai de littérature comparée que M. Thor J. Beck publiait, voici quelques années, dans le recueil des études françaises de l'Université de Columbia, et où il se flattait de montrer que le premier rôle, en matière de septentrionisme, doit être réservé à Paul-Henri Mallet. On sait que l'introduction à l'*Histoire de Dannemarc* paraît en 1755, et qu'elle sera suivie, l'année d'après, par les *Monumens de la mythologie et de la poésie des anciens Scandinaves*.

Il semble bien, pourtant, que la thèse de M. Thor J. Beck néglige par trop, en faveur d'un brillant « second », les influences autrement agissantes de Montesquieu et de Rousseau.

C'est dans l'*Esprit des lois* que l'on trouve déjà ce mot célèbre du Goth Jornandes : « Le Nord de l'Europe est la fabrique du genre humain (*vagina gentium*). » A cette notion, qui n'est, au XVIII^e siècle, contestée par personne, Montesquieu en ajoute une autre, qui lui est personnelle : la *vagina gentium* serait, en même temps, l'ancre de la liberté; c'est là que se fourbiraient, les instruments qui brisent les fers « forgés au Midi ».

Le romantisme européen ne se nourrit point seulement d'exotisme : il a, de plus, la nostalgie de l'homme primitif, du géant libre et fort dans sa solitude inviolée. C'est pourquoi les deux thèmes célébrés par Montesquieu seront tout naturellement repris et développés à l'époque des fermentations romantiques. Dans son *Discours sur l'inégalité*, qui date lui aussi de 1755, Jean-Jacques établira une sorte d'antithèse entre l'homme libre et le civilisé; c'est-à-dire qu'il mettra l'accent sur l'élément moral.

Tout ce que l'on peut concéder à la thèse de M. Thor J. Beck, c'est que Mallet, dans le tableau qu'il nous trace de la civilisation gothique, a essayé de marier l'élément politique (Montesquieu) et l'élément moral (Rousseau). Il ne faudrait point crier au novateur.

A d'autres égards, il est piquant de signaler que toute cette septentrionisme eût fait les délices des nazis avant la lettre : d'un côté, la vie simple, la liberté, la vigueur propres aux peuples du Nord; de l'autre, la luxure, la mollesse, le goût de l'assujettissement qui distinguaient les Latins. On voudrait savoir l'opinion de M. Virginio Gayda.

La Navy

Quand le traître Ferdonnet accuse les Anglais de faire la guerre avec les poitrines des autres, il devrait bien ravalier sa bave. La vérité est que, depuis les premiers jours de cette confuse bagarre, sur mer et dans les airs, matelots de la *Home Fleet* ou pilotes de la *Royal Air Force*, les Anglais se battent — et ils se battent bien.

On peut admettre que la grande explication militaire ne sera menée à sa fin (la destruction d'un des belligérants) que sur le front terrestre et d'Alsace-Lorraine. Il n'en est pas moins vrai qu'au cours d'exploits isolés, d'aventures téméraires et de raids inoubliables, destroyers et forteresses volantes, poseurs de mines et bombardiers du ciel ont — d'ores et déjà — couvert de gloire le pavillon de l'Union Jack.

La bataille de Narvik s'est terminée sur un désastre allemand. Mais les canons lourds du *Warspite* avaient vraiment beau jeu de démolir, de toutes leurs bordées, les sept contre-torpilleurs enfermés tout au fond du fjord. Le plus bel exploit, — qui fut inutile, — c'est la tentative insensée de ce casse-cou du *Hardy* : du très honorable captain Warburton Lee qui, pour ne point faire mentir la devise de son destroyer, s'engage dans l'étroit chenal avec des forces manifestement inférieures. L'Amirauté, consultée, lui avait donné carte blanche. Il lança ce simple câblogramme : « Nous allons attaquer... » Le *Hardy* s'échouerait sur les rochers; et le captain Warburton Lee ne reverrait point la H. M. S. Navy!

Qu'importe, si dans l'âme de ces marins survit quelque chose de la tradition héroïque des embouteilleurs de Zeebrugge! Il y aura toujours, entre les précautions un peu bourgeoises d'un terrien et la superbe désinvolture d'un loup de mer, toute la distance qui sépare d'un courant d'air dans l'appartement le vent du large. La marine anglaise a sa bravoure : à nulle autre au monde pareille. Elle ne pêche point toujours par excès d'habileté. Il lui est arrivé — et plus d'une fois — de se laisser damer le

tion par un adversaire plus manœuvrier. Mais, une fois la bataille engagée, quand les premiers obus martèlent les blindages, quand le sang coule entre la tourelle et le pont cuirassé, le mot de Nelson est toujours jeune, toujours vrai : « L'Angleterre compte que chacun de vous fera son devoir. »

En s'attaquant à la Navy, du côté des fjords de Norvège, le caporalissime de Berchtesgaden vient d'engager une rude partie. Et l'atout maître serait bien le roi-amiral.

Le Centenaire des Dames de la Miséricorde⁽¹⁾

Quand j'acceptai l'honneur de célébrer en quelques mots devant vous le centenaire de la fondation des Dames de Charité de la Miséricorde, je ne mesurais pas, dans toute son étendue, la difficulté d'une tâche d'autant plus lourde que la présence de Son Excellence le Nonce apostolique la rendait plus honorable et plus flatteuse. Célébrer simplement une œuvre admirable entre toutes semble bien, pourtant, la chose la plus aisée du monde. Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel que de dire du bien de ce qui est digne d'éloges? Mais j'éprouve en ce moment qu'il y a des œuvres au-dessus de l'éloge, tout au moins de celui qui pourrait sortir de mes humbles lèvres.

Toujours, en effet, quand les circonstances m'ont fait un devoir d'exalter les vertus chrétiennes, je me suis senti par trop semblable à la cloche, qui appelle à l'office divin, mais qui reste suspendue au plus haut de sa tour, dans son orgueil sonore et sa froideur d'airain. Ah! je ne le sens que trop! comme la cloche dans son altitude, ma voix n'est soutenue dans les hautes régions de l'idéal que par les pierres vénérables de l'Eglise, entassées et dressées vers le ciel par d'autres mains que les miennes, cimentées par le saint labeur d'autrui, par les vertus de ces grandes âmes chrétiennes comme celles des Dames de la Miséricorde, qui ont bâti des cathédrales à la charité.

Louées et bénies soyez-vous, Mesdames, qui faites pénétrer depuis cent ans les doux rayons de la lumière chrétienne dans les ombres des taudis! O vous, dont le plus impérieux besoin de l'âme est de porter secours à la misère d'autrui, soyez bénies et louées! Mais dis-je vrai, Mesdames? Le premier besoin de votre âme n'est-il pas de travailler, si j'en crois votre règle, à votre propre sanctification? Votre souci de charité viendrait-il donc en seconde ligne? S'opposerait-il à l'autre ou du moins s'en distinguerait-il? Vous me permettez de ne pas répondre en ce moment, et de rechercher d'abord, à la lumière des règles de votre association, comment elle conçoit sa mission d'assistance à la classe indigente.

* * *

Les fondatrices de votre Institution, à la suite du grand et saint ancêtre Vincent de Paul, ont cru, justement, que la plus haute charité visait en première ligne le bien spirituel de ses frères. Sans doute elles n'avaient pas la prétention de fixer des bornes à la charité chrétienne, de l'enserrer dans une formule,

(1) Discours prononcé à l'assemblée générale du 16 avril, en présence de la comtesse della Faille, représentant S.M. la Reine Elisabeth, et de S. Exc. Mgr Micara, nonce apostolique.

quelque belle qu'elle fût. Elles savaient bien que la charité a mille et mille formes; qu'elle n'a d'autre loi que de répondre à tous les besoins de l'âme et du corps, et elles n'ont jamais méconnu que le secours matériel à l'indigence est une œuvre très excellente par elle-même; et c'est pourquoi leurs filles, les Dames de la Miséricorde, s'y dévouent si admirablement.

Leur plus grand souci pourtant, hautement proclamé, c'est le bien des âmes; et rien n'est plus juste, car si le corps est plus que le vêtement, l'âme à son tour a plus de prix évidemment que le corps. Cependant, si je puis me permettre de le dire, cette légitime primauté n'est pas sans soulever parfois quelque malicieuse réserve de personnes malveillantes ou tout simplement étourdies, qui insinuent que les Dames de Charité pourraient bien peut-être ne secourir la misère que dans le seul et exclusif souci des conversions. Comme si l'œuvre de miséricorde corporelle, par elle-même sanctifiante, aucune chrétienne la pouvait mépriser! Comme si les faits ne parlaient pas d'eux-mêmes! D'autres alors méconnaissant plus gravement encore la noblesse de vos âmes osent parfois demander si les secours dont vous disposez ne seraient pas en vos mains des moyens de pression pour contraindre plus ou moins des pauvres à la pratique de la Religion. Comme si c'était possible! Comme si personne hésiterait à dire que ce serait une chose infiniment blâmable! Comme si telle chose pouvait faillir à manquer totalement le but poursuivi! Comme si les Dames de la Charité ne savaient pas que les voies de la conversion ne sont jamais les voies de l'intérêt; comme si elles ne savaient pas que la pieuse hypocrisie est cent fois pire que l'irrégion sincère; comme si, mieux que personne, elles ne savaient pas que le vrai sentiment religieux est toute droiture et loyauté, devant Dieu et devant soi-même, et que le masque le plus odieux est celui qui prend indûment les traits les plus divins!

Les fondateurs et fondatrices des Dames de la Miséricorde l'ignoraient si peu que le manuel de leurs règles proscrit expressément tout zèle indiscret de conversion.

Sans doute, la fin principale de l'œuvre étant la sanctification des âmes, il est recommandé aux Dames d'avertir la Présidente quand une famille, reconnue peu recommandable, ne s'améliore pas après un certain temps d'épreuve; sans doute, il appartient en ce cas à l'autorité de l'œuvre de décider si les visites et les secours seront continués ou non; mais de cet éventuel abandon, quelle est la cause? Jamais, j'en atteste tout ce que je sais de vous, jamais un esprit d'exclusion de la charité, qui s'étend à tous, même indignes, et à toutes les misères, même coupables; jamais cet esprit de désespérance, qui fixe témérairement et odieusement des bornes à la puissance miséricordieuse du Ciel; mais uniquement la recherche du plus grand bien, le scrupule d'abuser des ressources confiées à l'œuvre, le souci légitime, louable, charitable d'appliquer ces ressources là où elles sont le plus nécessaires, où elles seront le plus utiles au corps et à l'âme de ceux qu'on a accepté mission de secourir.

* * *

Ah! sans doute l'œuvre de la Miséricorde poursuit avant tout et partout la sanctification : à la fois, de celles qui secourent, et de ceux qui sont secourus. Ici faudrait-il donc reconnaître, comme nous nous le demandons en commençant, une dualité de principes ou de fins, une divergence initiale des routes à suivre? Ou, plus simplement, les fins poursuivies seraient-elles distinctes, quoique si voisines qu'on y marcherait par deux chemins parallèles : le chemin de l'amour de Dieu conduisant à la sanctification personnelle, le chemin de la charité fraternelle visant à la sanctification du prochain?

Non, mille fois non, si je comprends bien vos âmes, pas même cela. Il n'y a pas seulement parallélisme des voies à suivre, il n'y a qu'un seul chemin, un seul principe, un seul but, et tout pas en

avant vers l'un, vous rapproche en même temps de l'autre. Il y a réciprocité parfaite : car si je ne m'abuse, tout acte de charité pour les hommes aide à la sanctification personnelle, chaque pas dans le chemin de la sainteté rend la charité plus ardente, et l'âme qui en est embrasée davantage se penche avec une pitié d'autant plus tendre et plus agissante sur toutes les misères. Me permettez-vous de le souligner avec force? Car, ce que les personnes étrangères aux conceptions chrétiennes ne comprennent pas toujours, ce qu'elles se refusent quelquefois à admettre, ce n'est pas tant que le souci de la sanctification pousse aux actes de charité — c'est trop évident; mais ce qu'elles se refusent parfois à admettre, c'est que la piété, la sainteté, l'amour de Dieu rendent plus aisé, plus ardent, plus vrai l'amour pour les hommes.

Ah! nous disent certains docteurs ès sciences sociales, qui croient pouvoir se passer du christianisme, nous saluons avec un respect sincère les actes de bienfaisance inspirés par l'idéal religieux. Mais laissez-nous penser qu'il est encore plus beau, plus respectueux tout au moins de l'humanité, de la servir et de l'aimer pour elle-même, comme nous nous efforçons de faire. Vous, de votre propre aveu, ne servez le prochain que par surcroît; nous avons, nous, placé l'humanité sur le trône divin; c'est d'elle que nous avons le culte, et nous nous honorons de la tenir pour la raison suffisante et très digne de tous les sacrifices! Ah! le bon sens des siècles a bien compris l'imperfection congénitale de vos dévouements! La locution populaire : « s'acquitter d'une chose comme pour l'amour de Dieu » ne veut-elle donc pas dire qu'on s'en acquitte avec peu de zèle, qu'on n'y met pas son cœur?

Il est vrai : tel est le sens de la locution populaire, et elle a raison, tristement raison, si elle signifie que ce qu'on fait par pur devoir n'a pas l'entrain, l'élan, la chaleur de ce qu'on fait par plaisir, par pente naturelle du cœur, par passion. Mais, ne vous y trompez pas, quand l'amour de Dieu enflamme une âme, c'est bien autre chose! Demandez donc aux pauvres des Filles de Saint-Vincent de Paul, demandez aux lépreux du Père Damien, demandez aux familles secourues par les Dames de la Miséricorde, si pour être aimés par des cœurs dominés par l'amour de Dieu, ils sont moins réconfortés, moins aimés que par ceux-là qui prétendent, sans Dieu, vouer à l'humanité tout leur culte, et que nous saluons toutefois, par contraste de ceux qui ne divinisent qu'une race élue pour mieux abaisser et tyranniser les autres.

Ici l'on me dira peut-être encore, en insistant, que pour aimer les hommes, l'amour de Dieu est tout au moins superflu à certaines âmes, douées d'une sensibilité vive, qui éprouvent naturellement le besoin de se dévouer, de se pencher sur toutes les misères simplement parce que telle est l'inclination de leur cœur. Admettons-le, admettons ce bienfait, mais tâchons de le comprendre. Car lorsqu'une âme se penche sur la misère, uniquement par bonté de cœur, par pitié de la misère en soi; quand elle aime un être humain uniquement parce qu'il est misérable, fût-il, par son extérieur ou ses vices, antipathique à la nature; quand elle a ainsi pitié de la misère d'autrui quel qu'il soit; quand elle est ainsi, grâce au Ciel, aussi heureusement douée, nous pensons, nous, qu'elle obéit, sans le savoir, à l'amour d'un Dieu qu'elle ignore, à une soif de vertu, de dévouement, d'idéal, qui est une des formes du divin. Non, non, j'en suis profondément convaincu, il n'est pas possible d'aimer l'homme en ses laideurs, en ses vices, en ses misères, sans aimer, sans respecter, sans voir en lui quelque chose de meilleur et de plus grand que lui.

* * *

Amour des hommes imparfait, dites-vous, s'ils ne sont pas aimés pour eux-mêmes? Mais qui donc est aimé pour lui-même? Croyez-vous que vous aimiez votre père ou vos enfants pour

eux-mêmes? En ce sens, je le veux bien, que vous ne les aimez pas pour d'autres humains; mais vous les aimez surtout parce qu'il est votre père, pour sa bonté, ses bienfaits; parce qu'ils sont vos enfants et pour leurs qualités charmantes. En un mot, vous les aimez d'un amour de prédilection, pour ce qui est en eux d'aimable. Car c'est une impérieuse loi de notre cœur : nous ne pouvons aimer que ce qui est aimable; et rien ne peut être aimable dans un être sans qualités. (Or, remarquons-le, dans l'homme les qualités ne se confondent pas avec la personne, comme le font en Dieu les perfections nécessaires.) C'est donc les qualités, c'est au moins pour elles que nous aimons; et notre amour sera d'autant plus noble qu'il s'attachera dans l'être aimé à ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus noble en lui. Eh bien, dans l'âme et sur le visage de leurs pauvres les Dames de la Miséricorde ont reconnu ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus touchant au monde : le cœur et les traits de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ah! vous, les sectateurs du culte de l'humanité, qui vous vantiez tout à l'heure de la placer sur un trône divin, il faut que vous soyez dans une étrange ignorance des dogmes chrétiens, pour ne pas voir que nulle doctrine n'affirme avec une égale puissance les droits de l'homme à notre amour et à nos sacrifices; que nulle doctrine n'ennoblira jamais l'humanité à l'égalité de la fraternité chrétienne; que rien enfin ne la mettra jamais sur un trône aussi divin que le dogme de sa rédemption par la mort et par l'abaissement d'un Dieu!

* * *

Oui, la charité chrétienne est divine, mais elle est aussi, si je puis dire, divinement humaine. Ah! sans doute, elle n'est pas à la mesure de l'amour humain, mais le surnaturel, on nous l'enseigne, surélève la nature sans la détruire; et l'on pourrait aisément, je crois, se rendre compte que l'amour d'un être en considération d'un autre est tout à fait conforme aux lois de l'amour. Car une pente naturelle, non invincible mais puissante, nous conduit à sympathiser en quelque mesure avec ceux qui sont l'objet de l'amour d'une personne, aimée ou sympathique elle-même. Ne m'objectez pas ici les effets de la jalousie amoureuse, ni les haines qu'elle peut engendrer, — quoique la haine, au demeurant, soit encore sur le plan de l'amour; — je ne parle pas de la passion, trop souvent égoïste, mais de l'affection désintéressée, de l'amour d'amitié, de bienfaisance, qui seul est légitime image de la charité, seul en reproduit les traits, seul est soumis à des lois semblables.

M'excuseriez-vous, Mesdames, au courant de ces graves considérations que m'impose l'admirable sujet que vous offrez à mon discours, de vous faire part d'une impression personnelle des plus humble, qui n'a d'autre mérite que d'avoir été vécue et d'être encore aujourd'hui nettement présente à mon souvenir? Permettez-moi donc de vous rapporter le récit d'un petit drame intérieur, — oh! bien simple, — bien banal, bien modeste, — mais qui fut pour moi comme un brusque trait de lumière.

Il y a quelques années je dînais seul un jour dans un restaurant de l'une de nos villes du littoral. J'y rêvais comme à mon habitude, quand à une table voisine de la mienne, où mes yeux machinalement s'étaient posés, j'aperçus, dînant comme moi, l'un en face de l'autre, deux convives, un père et son fils, selon toute apparence. La physionomie du père me frappa par je ne sais quels traits qui me semblèrent singulièrement ridicules; et mon fond de méchanceté m'y poussant, je pris plaisir, je m'en accuse, à me repaître, en un sourire intérieur, de la vision caricaturale qui m'était offerte. Je n'éprouvais, j'ai honte de le dire, ni pitié, ni scrupule; l'homme m'était non pas antipathique, mais indifférent...

Pendant que je jouissais ainsi de ma joie cruelle, mes yeux se portèrent par hasard sur le petit convive de ma victime, son

jeune fils assurément, on n'en pouvait douter. C'était un gentil enfant d'une dizaine d'années, à l'air doux et timide. Son bon regard confiant se posait sur son père. Oh! alors, brusquement, sans transition, je ne sais quel sentiment m'envahit et vint figer mon sourire. Ah! le pauvre petit, me disais-je, s'il savait, s'il eût pu lire en moi, n'aurait-il pas souffert? Qu'eût-il pensé de la raillerie, de ce mépris de la personne aimée, respectée entre toutes? Son affection filiale, visible et si touchante, j'avais l'impression de l'avoir flétrie... Je m'en voulus, je me méprisai un peu. Alors, ô miracle, tout changea. Le vieux père ne me parut plus ridicule, mais délicieusement sympathique. Je le considérai d'un bon et bienveillant sourire, qui dut paraître assez inexplicable à mes voisins, s'ils l'aperçurent; et je vécus quelques minutes exquis, où il y avait un peu de repentir, et, pour un inconnu disgracié, une tendresse inattendue, puisée dans les yeux d'un enfant.

Saisissez-vous toute la leçon de ma petite aventure? Avez-vous remarqué que l'enfant n'avait pu souffrir de la moquerie silencieuse que j'adressais à son père, et qu'il ne pouvait connaître, ni même soupçonner le moins du monde. Elle ne lui faisait donc, ne pouvait lui faire aucune peine; pourtant, chose étrange, j'éprouvais dans le meilleur et le plus intime de mon cœur le besoin de respecter, de sympathiser, dans une totale sincérité, avec ce qu'il respectait et qu'il aimait lui-même. Comprenez-vous maintenant l'enseignement que j'en voudrais recueillir? C'est que lorsqu'on aime, fût-ce d'une banale et fugitive sympathie, l'on ressent à l'égard de l'être aimé le besoin d'une entière loyauté, et l'on éprouve invinciblement que ce serait flétrir en soi l'affection qu'on lui porte que de mépriser ceux qu'il aime.

* * *

Au fond, qu'est-ce donc qu'aimer? La sagesse antique nous l'a dit, voici bien des siècles : c'est « *eadem velle, eadem nolle* », c'est vouloir les mêmes choses, c'est répugner aux mêmes choses, c'est s'indigner, c'est haïr ensemble les mêmes crimes et les mêmes tyrannies, c'est aimer ensemble les mêmes êtres et le même idéal. Il n'y a d'amour fervent, il n'y a d'amour solide qu'à cette condition. L'amour est essentiellement un principe d'union, de rassemblement, d'assimilation. Ne le sentons-nous pas au sein de la famille, où chacun des membres est aimé, non seulement pour lui-même, à la façon dont nous l'avons dit, mais à raison surtout de l'amour qu'il porte lui-même à tous les autres, et que tous les autres lui rendent? N'est-il pas vrai que du père aux enfants, des enfants à la mère, il se forme comme un courant d'amour, qui de cœur en cœur se nourrit de la tendresse qu'il a reçue des autres, et qui rejait sur tous? Est-ce que l'amour que nous éprouvons pour nos compatriotes ne se renforce pas de celui que nous portons à la Patrie, quand elle est menacée surtout, et que nous l'aimons davantage? Et n'est-il pas vrai que nous aimons nos concitoyens, moins parce qu'ils sont du même sang, que parce qu'ils aiment avec nous une même Patrie, les mêmes libertés, la même indépendance, les mêmes traditions? Ne sentons-nous pas, enfin, quels liens sacrés nous unissent à ceux qui croient avec nous au même Rédempteur, et qui se prosternent devant Lui avec la même ferveur d'adoration?

Cette loi de l'amour, une œuvre comme celle des Dames de la Miséricorde en porte le plus admirable témoignage. Car si l'amour humain dans ses plus nobles manifestations esquisse déjà le dessin de cette loi merveilleuse, l'amour surnaturel de charité la déploie dans toute sa magnificence.

Ah c'est ici qu'il faut porter le dernier coup, déchirer l'équivoque, et demander aux contempteurs de la charité chrétienne : Croyez-vous donc qu'aimer pour l'amour de Dieu soit donner des soins sans amour? Ah! détrompez-vous! Une œuvre de charité

chrétienne comme celle de la Miséricorde, ce n'est pas seulement secourir les pauvres, fût-ce pour l'amour de Dieu. C'est davantage. C'est les secourir, c'est s'approcher d'eux parce qu'on les aime, vous l'entendez? parce qu'on les aime pour l'amour de Dieu! Saisissez-vous la nuance? Elle me paraît capitale. Oui, Mesdames, nous le savons, vous aimez vos pauvres, et jamais vous ne croyez les aimer avec assez d'ardeur. Car dans chaque dénuement que vous secourez, dans chaque misère que vous visitez, vous puisez de nouvelles raisons d'aimer, et de nouvelles forces pour aimer davantage, Celui qui est la source vive de votre amour, Celui qui vous a fait le don sans prix d'aimer avec Lui et pour Lui ses privilégiés les pauvres, Celui qui toujours appelle et qui n'est jamais rassasié. Oserai-je le dire, que vous aimez divinement vos pauvres? Je puis l'oser, car les battements du cœur divin, avec le sang du Christ, vont animer les vôtres et avec eux porter la vie et leur activité sainte, jusqu'à vos mains généreuses qui répandent infatigablement les bienfaits. Qui donc ne s'arrêterait interdit devant une telle merveille qui, chose étrange, éclate d'autant plus au regard qu'il est porté plus haut dans l'invisible? Et c'est pour cela, Mesdames, vous le comprendrez, que je me sens incapable de saluer, avec l'autorité qu'il faudrait, l'œuvre centenaire que nous célébrons aujourd'hui. Mais je puis m'incliner très humblement devant elle. Aussi bien je sens qu'il est temps de finir, et de satisfaire à votre légitime impatience d'entendre consacrer vos mérites, par la voix autorisée du Vénéré Pontife, dont le moindre éloge qui tombera de ses lèvres sera très justement pour vous d'un prix sans égal et rejettera dans l'ombre qui convient tout ce faible et trop long discours.

HENRI GOFFINET.

Fragments d'histoire de la politique vaticane pendant la guerre 1914-1918⁽¹⁾

ANNÉE 1917 (suite).

Mars.

Les dispositions du Saint-Siège à l'égard de la Russie ont été jusqu'à présent trop peu bienveillantes pour que la crise ouverte dans ce pays les convertit en sollicitude.

Le cardinal Gasparri m'expose ses griefs contre la bureaucratie impériale. Là-dessus il est intarissable : « On ne peut connaître qu'ici, me dit-il, les procédés dont elle s'est montrée capable. Ainsi, une loi de 1905 garantissait aux catholiques la liberté de conscience, elle autorisait même les conversions; elle a toujours été éludée. On tendait même des pièges à la bonne foi et à la simplicité des gens. Des pénalités rigoureuses étaient appliquées aux prêtres qui célébraient la messe ou qui enseignaient le catéchisme dans un local non approuvé. »

« Il nous était interdit de communiquer librement avec les évêques et les simples fidèles, même pour affaires particulières. Nous devions passer par l'intermédiaire, donc aussi par la censure du ministre de l'Intérieur. La même règle était étendue

(1) Voir la *Revue catholique* du 22 mars et du 5 avril.

jusqu'aux fascicules de notre organe officiel, les *Acta Apostolica Sedis*. Je devais les faire remettre à la valise de M. Nelidov. Tout cela va-t-il changer, sous un régime libéral ou censé tel? Je l'espère. En tout cas, nous avons plus de chances de nous entendre avec lui qu'avec son prédécesseur. »

Nous parlons du Saint-Synode russe et du prestige qu'il exerce sur toutes les Eglises d'Orient. Mon interlocuteur se déclare satisfait de sa disparition, ou plutôt de sa réforme radicale, sur l'initiative du prince Lvof. Quant aux répercussions de la révolution russe sur le cours de la guerre, nous tombons d'accord que le Message de M. Milioukov à la France, sous la date du 25 mars, ne constitue qu'un geste : il faut attendre les actes.

L'*Osservatore Romano* donne une note assez curieuse. Après avoir remarqué que le grand-duc Michel subordonne son acceptation au trône aux résultats d'un plébiscite, il observe : « Cette réserve donne à la crise russe une portée qui va bien au delà d'une transmission de pouvoirs et du passage d'une tête sur une autre de la dignité impériale. Il s'agit, comme on voit, d'une réforme radicale dans le fondement de la souveraineté des Tsars qui, jusqu'alors, étaient non seulement les chefs politiques, mais les chefs de l'Eglise orthodoxe. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger les événements actuels. Indépendamment de l'intérêt que leur confère le caractère anormal des temps présents, ils revêtent une importance historique de premier ordre. »

* * *

Les affaires de Russie soulèvent au Vatican, ou plutôt font rebondir une vague de hautes pensées. Pourquoi la Providence n'aurait-elle pas permis cet écroulement subit du césaro-papisme en vue de rendre possible un rapprochement de l'Eglise catholique avec celle qu'elle dénomme l'« Orient séparé »? La question posée par le grand schisme oriental est assouplie depuis près d'un millénaire. Les Croisades, les invasions ottomanes, la Réforme, les Encyclopédistes, la tourmente révolutionnaire en France, et tant d'autres événements, avaient fourni à la Papauté bien d'autres sujets dignes de sa sollicitude ou intéressant sa défense. Une accalmie relative, survenue vers la fin du XIX^e siècle, avait permis à Léon XIII, qui voyait grand, d'envisager une reprise de démarches ou de négociations pour essayer de rendre à la Chrétienté son unité primitive.

N'est-ce pas le moment de poursuivre cette œuvre? J'en parle à notre compatriote le P. Delpuch, de la Procure des Pères Blancs d'Afrique à Rome, très informé des affaires orientales et qui assistait à l'audience du Vatican : « Nous sommes pourtant en temps de guerre », lui dis-je.

« Raison de plus, me répond-il. La guerre, qui divise les peuples, peut avoir pour effet de rapprocher les individus, dans les camps de prisonniers, dans les hôpitaux, dans les services interalliés de l'arrière. Entre gens de différents rites elle peut faire sentir des analogies de sentiments, ouvrir des brèches à l'esprit de tolérance : vous le voyez en Russie. A la paix, ne croyez-vous pas que les pays de l'Entente s'efforceront de conserver, de développer même les contacts de sympathie, de commerce intellectuels, « culturels »? — Pourquoi l'esprit de confiance et de compréhension mutuelles? Travaillons et tâchons d'être prêts. »

C'est parler en brave homme et en religieux, que la poursuite d'un idéal n'empêche pas de voir les choses par de petits côtés positifs.

Je trouve les mêmes dispositions chez le cardinal Marini, un des rares membres de la Curie qu'intéresse, que passionne même, la réconciliation de l'Orient avec l'évêque de Rome.

Il entretient de son mieux ce lumignon d'espoir dans un organe mensuel, que seuls les savants connaissent, le *Bessarione*. Il précise : « Ce qu'il faut, ce sont non pas des appels solennels à l'union, moins encore des démonstrations de théologiens, mais des innovations positives : vous verrez sous peu que le Pape y a pensé. »

Le cardinal Marini est un beau vieillard avenant au possible, d'une bienveillance rayonnante. Entre-temps, nous parlons de l'intervention de l'Italie au conflit. A ce moment il devient soucieux. J'imagine qu'il fait un retour nostalgique sur l'époque où le Pouvoir temporel ne recrutait que des milices, assez inoffensives d'ailleurs. Là-dessus entrent deux jeunes gens, de mine fleurie et de stature magnifique. « Mes neveux, dit-il. Ils sont à la veille d'endosser l'uniforme, réclamés par le service militaire. Comprenez-vous qu'on réclame pour ce service les neveux d'un Cardinal? » Puis, sur un ton désolé : « Et en temps de guerre encore! »

* * *

On m'annonce une visite. Je vois entrer un homme encore jeune, de manières simples, de mise modeste, aux traits un peu fatigués. Il donne dès l'abord l'impression d'avoir quelque chose à dire. Ses premiers propos promettent une conversation substantielle. C'est Edouard Bénès. Je ne le connaissais que de réputation. Il est à Rome depuis quelques jours. Posément, sans un mot, sans un geste superflu, il aborde le sujet de la mission à laquelle il se voue, de plein accord avec Masaryk. Elle consiste, en bref, à gagner dans les pays alliés, les chancelleries, les grandes vedettes parlementaires, la presse : *primo*, à l'idée que la monarchie des Habsbourg ne survivra pas à la guerre; *secundo*, que la constitution d'une Bohême autonome est non seulement possible, mais nécessaire.

« Mes compliments, lui dis-je, ce n'est pas une tâche facile. »

Il le sait, sans qu'aucune épreuve le rebute. Depuis qu'il a réussi à passer la frontière autrichienne — avec un faux passeport d'horloger, me dit-il — il a parcouru la France, l'Angleterre, la Russie, passant d'un interlocuteur à l'autre, toujours fourni d'arguments et de répliques. Il ne s'abuse point; il est étonnamment lucide, et je le crois sur parole quand il m'assure avoir gagné un point à chaque étape.

Il est au courant des difficultés qui surgissent fréquemment entre l'Italie et ses alliés. Il s'est résolu à entreprendre un voyage d'information personnelle, et il espère en outre obtenir du gouvernement royal la séparation de ses compatriotes, prisonniers de guerre, d'avec leurs camarades de régiments allemands ou magyars.

Je suis frappé de ce que cet homme, qui s'avoue libre penseur, attache une extrême importance aux futurs rapports entre le Saint-Siège et son pays. Il ne se fait aucune illusion sur les sentiments actuels du Vatican. « A ses yeux, nous ne sommes que des sujets rebelles, et, par-dessus le marché, des Hussites. Je voudrais qu'on y fût mieux informé du véritable état des choses, de la qualité de nos revendications nationales, et surtout de l'esprit que nous apporterons à conformer nos intérêts politiques à ceux de la paix religieuse, si le succès vient. Soyez sûr que telle est la pensée de M. Masaryk et de notre Comité extérieur, qui représente la nation. Je ne me crois pas en situation d'obtenir une audience du cardinal-secrétaire d'Etat. Mais je vous serai tout à fait obligé de traduire le langage que je vous tiens et je m'en rapporte à la forme que vous saurez y mettre. »

Je lui dis qu'il peut compter sur moi et nous convenons d'un prochain revoir.

LES NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

entièrement renouvelés { dans leur fond (traductions) }
 { dans leur forme (typographie) } sont supérieurs à tous les précédents.

Le dernier paru : **LE ROI DES MISSELS 1940**

MISSEL QUOTIDIEN ET VESPÉRAL, grands caractères,
est l'œuvre la plus parfaite que DOM LEFEBVRE ait réalisée à ce jour.

TEXTE NOUVEAU : Traductions rendant la force et les nuances du latin.
Explications abondantes. Toutes les dernières messes,
les messes votives, etc. Le Rituel, le Kyrie, etc., etc.
PRÉSENTATION NOUVELLE : Caractère anglais grand et clair.
ILLUSTRATION : Plus de 200 gravures du maître René De Cramer.

LE PLUS COMPLET et le PLUS PRATIQUE DE TOUS LES MISSELS EXISTANTS

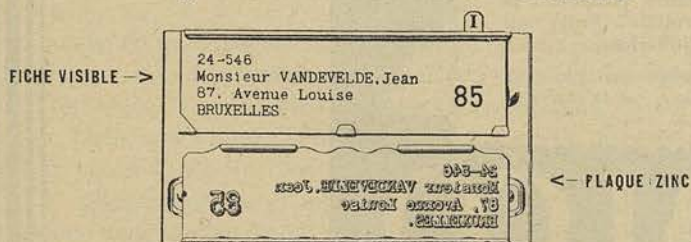
DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

ADDRESSOGRAPH

ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY

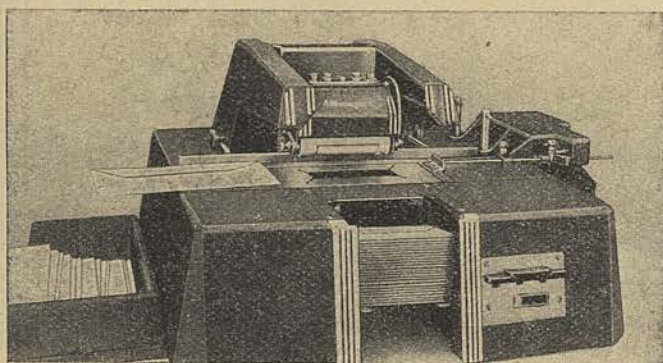
4, BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN — BRUXELLES
Succursales : Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES



SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE
SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets
— BRUXELLES —



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

C'est votre droit !

Outre sa magnifique collection de nouveau Tobralco, Tootal vous offre aujourd'hui un bon de garantie qui constitue pour vous une **PROTECTION TOTALE**. Lisez-le et exigez-le avec tout achat de Tobralco !

GARANTIE TOOTAL

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DE VANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE A NOS TISSUS NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLACEMENT OU AU REMBOURSEMENT, EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE, TOUTE RÉCLAMATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE A VOTRE FOURNISSEUR.

NOM ET ADRESSE DU FOURNISSEUR :

TOOTAL

Article :



Les nouveaux dessins

de Tobralco pour 1940 sont frais, jeunes, gais. Dans les unis, grande variété de tons mode. Pour vos toilettes de plein air, pour les vêtements de vos enfants turbulents, faites votre choix dans la nouvelle collection d'inusable Tobralco. Et puis, avec Tobralco, aucune déception possible : la garantie Tootal est formelle ! Voilà qui compte par ces temps difficiles...

Exigez donc la marque Tootal sur la lisière.

TOBRALCO

SE LAVE SI BIEN - S'USE SI PEU ! Fr. 23.50 le m. en 91/92 cm.

EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

Avril.

Le Pape a pris la décision que donnait à pressentir le cardinal Marini. Elle n'intéresse guère, en ce moment, les milieux politiques, mais elle fait sensation dans le monde religieux. Il entend réhabiliter l'« Orient séparé », tenu quelque peu, dans l'opinion catholique et même la Curie, comme catholique de seconde zone (1). Rattaché jusqu'alors à la Propagande, administrativement en compagnie des Infidèles, il ressortira désormais à une Congrégation spéciale, dénommée de *Ecclesiis Orientalibus*, dont le Souverain Pontife lui-même prend la présidence, marque d'honneur et presque signe de prédilection.

En outre, on considère comme imminente la création d'un *Institut Oriental*. On en précise le but : il est d'attirer à Rome, outre les sujets de diverses nationalités qui font partie de l'Eglise unie et qui se préparent au sacerdoce, des membres des Eglises « orthodoxes » qui désirent s'instruire et qui finiront peut-être par se convertir. On espère qu'il en viendra des Balkans, de Russie, de Grèce et de tout le Levant. Ainsi l'Institut tient d'abord du Séminaire international : il se superpose aux Collèges spécialisés préexistants (le ruthène, l'arménien, de Saint-Jérôme, de Saint-Athanase, etc.). De plus, grâce à l'attrait de son enseignement, destiné à embrasser les langues, le droit, l'exégèse, l'archéologie, l'histoire, il fera figure d'Université ouverte gratuitement à la jeunesse et même à l'âge mûr qui ont le souci des choses religieuses. Pourquoi pas aussi d'Académie? Ne fournira-t-il pas l'occasion de contacts d'érudition, en tout cas d'échanges de courtoisie, avec les corps savants établis au sein des Eglises séparées?

Tel est le plan. Le local est prêt; on est en train de recruter les professeurs. On me dit que nos nationaux, choisis parmi les missionnaires familiers avec l'apostolat oriental, ne seront pas oubliés.

Mai.

La réouverture du Reichsrath, l'avortement de la tentative du comte Clam-Martinitz de gouverner la Cisleithanie « à la manière forte » et surtout la démission, en Hongrie, du comte Tisza combattu par le parti Karolyi et l'extrême-gauche, paraissent au Vatican autant d'indices que le jeune souverain s'oriente vers une politique nouvelle, favorable aux intérêts de la paix.

Le comte Tisza, d'origine calviniste, était considéré ici comme le champion du conservatisme outrancier et de l'indissolubilité des intérêts de la monarchie danubienne avec ceux de l'Allemagne. Dans son organe hebdomadaire *Igaznondo*, à ceux qui avaient choisi l'introduction du suffrage universel en Hongrie comme plate-forme de l'opposition, et qui trouvaient que l'héroïsme magyar méritait bien cette récompense, il vient de répondre : « Sans doute, l'héroïsme magyar a fait des prodiges; mais, pour gouverner un pays, il ne suffit pas d'être un patriote, ni même un héros. »

C'est tout l'homme.

Juillet.

Le cardinal Gasparri a l'obligeance de me remettre une copie de l'abrégé qu'il vient de recevoir de la nouvelle loi russe relative

(1) Le sujet a été amplement traité dans le fascicule de la *Revue des Deux Mondes* du 21 nov. 1921, sous le titre : « La Politique des deux rites ». En bref, les catholiques uniates, au nombre de quelques millions, dans le Sud-Est européen et en Asie Mineure, sont en complète communion, sous le rapport dogmatique et par leur soumission à l'autorité pontificale, avec le Saint-Siège, qui les autorise à conserver les rites et la discipline propres aux Eglises d'Orient précisément par des raisons de milieu et de convenance au point de vue national.

aux rapports de l'Etat avec l'Eglise romaine. On dirait un texte de concordat. Je relève à l'article 6 : *La liberté d'association s'étend à toutes les congrégations et sociétés de caractère religieux sans exception*; à l'article 8 : *La rentrée des Jésuites est libre*; à l'article 14 : *L'enseignement du catéchisme sera introduit dans toutes les écoles où il n'est pas encore admis*; à l'article 17 : *Aucun empêchement n'existe pour les conversions au catholicisme*; à l'article 18 : *La liberté sans contrôle des communications entre le Saint-Siège et les évêques est garantie*.

Sur quoi, le chargé d'affaires du Gouvernement provisoire, M. de Bock, a été reçu par le Pape.

On observe que des réformes si rassurantes n'auraient jamais abouti par la procédure législative. Elles sont l'indice d'un certain désarroi. A quelque chose malheur est bon.

A la condition toutefois que le gouvernement provisoire ne soit pas débordé par les extrémistes.

C'est une hypothèse que de moins optimistes commencent à envisager.

Août.

Le Saint-Siège adresse aux puissances belligérantes une note qui constitue tout un programme de paix. Il convient d'attendre les réponses pour juger de son opportunité.

Mgr Cerretti vient d'arriver à Rome. Ancien auditeur à la délégation apostolique de Washington, puis affecté au poste de Sydney, il paraît avoir contracté, au cours de ses séjours dans les pays anglo-saxons, une aisance et je ne sais quoi de direct qui différencie sa manière de celle du commun des prélats romains. En tout cas, c'est un homme aimable et qui se prête volontiers à toutes sortes de sujets de conversation.

Il pense qu'un des mobiles du gouvernement des Etats-Unis en intervenant au conflit a été de donner au pays l'impression que la constitution d'une armée forte lui sera nécessaire à toute éventualité. Il a d'ailleurs une haute opinion des services que l'entrée en ligne des Américains rendront, sous tous rapports, à la cause de l'Entente.

M. Lissokavsky succède à M. de Bock au poste de chargé d'affaires de Russie auprès du Saint-Siège.

Septembre.

C'est seulement le 22 de ce mois que l'Agence *Stefani* publie la réponse des Empires centraux à la note pontificale du 1^{er} août. L'*Osservatore Romano* la cite avec de très sobres commentaires.

Evidemment, au Vatican on attendait mieux. Du moins, fait-on remarquer, les textes constituent une preuve éclatante qu'en août la diplomatie pontificale a agi *da se*; qu'elle n'était à aucun degré de connivence avec les chancelleries d'Allemagne et d'Autriche, et qu'on a porté sur elle un jugement téméraire en faisant circuler pareille rumeur.

A la Secrétairerie d'Etat on convient que ces réponses sont « insuffisantes ». On reproche même au chancelier Michaëlis « une intonation de sermon évangélique déplacée ».

Quant au silence des puissances de l'Entente, qui se bornent à un simple accusé de réception, le cardinal Gasparri lui réserve un jugement plus sévère. Il me l'expose dans une forme scolastique, qu'on sait préparée d'avance :

« — De trois choses l'une : ou les propositions du Pape étaient concluantes, et il fallait y souscrire; — ou elles étaient jugées discutables, et donc il fallait les discuter; — ou elles paraissaient *a priori* inconciliables avec les vues de l'Entente, et celle-ci aurait mis de son côté les procédés, peut-être aussi l'opinion publique, en disant pourquoi. »

Il fait ensuite devant moi le plus vif éloge d'un article du *Corriere d'Italia*, qui procédait à coup sûr de son inspiration, et qui préconise comme infaillible moyen d'éviter des guerres futures l'abolition du service militaire obligatoire. Pour le coup, il est en verve.

« Si tous les Etats prenaient les uns vis-à-vis des autres l'engagement de supprimer le service militaire obligatoire, le recrutement de volontaires, suffisant pour maintenir l'ordre à l'intérieur, ne permettrait pas de soutenir une guerre moderne.

» S'il est vrai que la société civilisée envisage sincèrement l'arbitrage pour éviter le recours à la force, ne vaut-il pas mieux tarir la source de cette force que de superposer une armée internationale aux nationales pour servir de bras séculier à cette juridiction, ainsi qu'il a été proposé? Vous avouerez que ce serait plus prudent, plus pratique, et surtout plus économique.

» Nous autres, hommes d'Eglise, nous avons nos raisons propres de considérer le service obligatoire avec défiance. Il apporte le trouble dans l'équilibre familial et social. Il est une cause de démoralisation. »

Jusqu'ici j'ai laissé dire Son Eminence. Je me permets de lui demander s'il croit que les Hohenzollern feraient bon accueil à cette proposition? « Eh bien, tant pis pour l'Allemagne (*sic*), reprend-il avec vivacité. Nous poursuivons un but général, nous nous adressons à toutes les bonnes volontés. Le service obligatoire n'a passé dans les mœurs que par nécessité, sans être populaire nulle part. Il appartient aux gouvernements d'aviser par un acte collectif, que l'immense majorité des individus est prête à applaudir. Bien aveugle, ajoute-t-il en propres termes, qui ne voit pas que le vent souffle du côté des démocraties. »

Il est tellement plein de son sujet qu'il me confie — « Nous aurions peut-être mieux fait d'être plus explicites sur ce point dans la dernière note pontificale, mais j'en parlerai au Pape et l'occasion se retrouvera. »

* * *

Le spectacle qu'offre en ce moment l'Italie n'est point pour décourager ceux qui, à défaut de succès diplomatiques, commencent à compter sur les sentiments populaires. Le pacifisme du Vatican se présente comme un produit des doctrines et des intérêts du milieu; mais il est peut-être aussi un résultat d'ambiance, car nulle part n'ont été plus fréquentes les lamentations de ceux qui se déclaraient las de la guerre, et qui l'étaient peut-être avant qu'elle fût commencée.

Que risque-t-on à solliciter l'audience du peuple? Sous Léon XIII, en plein conflit avec le gouvernement royal, la papauté n'avait pas déjà fait une si mauvaise expérience des groupements d'intérêts corporatifs qui avaient le clergé pour armature. D'un côté, il interdisait aux catholiques de prendre part aux élections politiques. De l'autre, il leur offrait des moyens de cohésion et de manifester leur vitalité sur le terrain social. A la fin, c'est le gouvernement qui a demandé à entrer en composition. Le *non expedit* avait à ce point fait les affaires de l'extrême, gauche, par l'effet de l'abstention des hommes d'ordre, qu'à la veille des élections de 1913, M. Giolitti lui-même dut en négocier le retrait.

Ainsi raisonne-t-on quelquefois à l'ombre de la Coupole, sans d'ailleurs insister sur la variété des aspects qu'offre le principe démocratique.

Octobre.

Cette fois, c'est à la tribune du Reichstag que la note pontificale du 1^{er} août a essuyé les feux de la critique. On les peut dire convergents. Le gouvernement, le conservateur Westarp,

le national-libéral Streseman sont tombés d'accord pour repousser les suggestions pacificatrices, surtout en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine. Le centre a paru divisé. Les débats se sont déroulés dans une atmosphère orageuse qu'ici on met au compte des mutineries dans la marine allemande et de quelques autres révélations déplaisantes. Une plus calme atmosphère observée-t-on au Vatican, aurait sans doute permis l'examen objectif des ouvertures romaines. C'est une manière de consolation.

On insiste : comment se pourrait-il qu'on reprochât au Pape d'avoir essayé de jeter les fondements de la *pace giusta e duratura*. Il n'a encore rempli qu'une partie de sa tâche, celle qui regarde l'Occident. L'autre, qui regarde l'Orient, intéresse la Pologne, l'Ukraine, la Lithuanie, la Serbie, l'Arménie, etc...

* * *

Au Vatican la nouvelle du désastre de Caporetto éveille des sentiments complexes. Depuis le début de la guerre il a été pour ainsi dire le confessionnal des mécontents, des alarmistes, de ceux qui doutaient de l'aptitude de l'armée italienne à supporter une épreuve de longue durée. On a l'air de dire : Vous voyez bien!

D'un autre côté, quelle sera la réaction de l'opinion patriote contre ce foyer de scepticisme, pour ne pas dire de découragement? S'il est vrai que, dans la débandade, on a entendu des soldats s'écrier : *Evviva la Pace! Evviva Il Papa!* on peut craindre des mouvements de la rue, jusqu'aux poussées d'un patriotisme, mêlé d'anticléricalisme, capable d'excès matériels.

Cependant, tout en espérant que, le cas échéant, l'autorité publique y pourvoirait, on se dit qu'un peu plus tard justice pourrait bien être rendue aux prévisions de la Cour romaine. Cette aristocratie ecclésiastique, qui n'a jamais pris sincèrement son parti de l'érection de l'Italie en grande puissance, et qui continue à lui dénier la qualité de puissance militaire, a conservé une clientèle dispersée, plus ou moins dissimulée, prudente depuis quelque temps, mais capable de relever la tête depuis que les événements semblent lui donner raison. Depuis surtout qu'on a peint en bleu les réverbères et ménager un refuge sous le tunnel du Quirinal, bien des gens, même hors du milieu catholique, guettent l'apparition d'aéroplanes allemands. D'aucuns pensent tout bas qu'il est réservé au prestige de la Coupole de Saint-Pierre de les écarter, et qu'après tout, dans les mauvais moments, l'Italie peut compter sur la protection du Pape.

* * *

Sur ce, M. Sonnino prononce, à la tribune de Montecitorio, un discours particulièrement acerbe à l'égard du Saint-Siège.

Revenant sur la note pontificale du 1^{er} août, il insinue, que le gouvernement pontifical avait pris le vent, au préalable, du côté des Empires centraux, et que, par conséquent, elle implique une collusion *da parte nemica*. Il lui reproche de s'être exprimée, en ce qui concerne les réparations dues à la Belgique, en des termes qui semblent à la recherche d'une excuse pour la violation de la neutralité de cet Etat. Bref, il se comporte en adversaire, sans même avoir égard à la position délicate dans laquelle il place son collègue du parti catholique, M. Méda.

La riposte de l'*Osservatore Romano* et du *Corriere d'Italia* est naturellement paralysée par la censure. Mais, derrière la Porte de Bronze, on prend vigoureusement à partie le ministre italien.

« La Belgique? Mais le gouvernement de Bruxelles nous a fait parvenir des remerciements officiels pour les services que nous lui avons rendus. De quoi se mêle M. Sonnino, quand il les conteste? »

» La note pontificale? Mais nous avons eu la délicatesse de la faire parvenir au gouvernement royal par l'entremise de la légation britannique. Jamais, depuis 1870, nous n'avons fait aucune démarche officielle vis-à-vis d'un pouvoir que, par principe, nous continuons à « ignorer ». De ce geste exceptionnel nous recevons un étrange remerciement.

» Au surplus, cette note, c'est M. Sonnino lui-même qui se charge d'en démontrer l'utilité. Du fait qu'il la critique, il se trouve amené à préciser, lui, ses buts de guerre, ce qui ne lui était encore jamais arrivé, et de façon à étonner bien des gens. Ne vient-il pas de faire cette déclaration inattendue : *Dans ces buts n'entrent ni le démembrement des Etats ennemis, ni même des changements à l'intérieur de ces Etats?* Ce langage ne peut s'adresser qu'à l'Autriche, car il n'a jamais été question de démembrer l'Allemagne. Fort bien. Nous savons maintenant que l'Italie n'est pas d'accord avec ses Alliés, car toute la presse de l'Entente et même la dernière note du président Wilson promettent la libération, sur la base du principe des nationalités, aux Tchèques, aux Polonais, aux Yougoslaves, aux Roumains de l'Empire. La renonciation au démembrement de l'Autriche? Voilà enfin une base de négociations!

Et ainsi de suite. Dans cette maison, où l'on considère de longue date M. Sonnino comme un ennemi personnel, la critique de son discours passe de temps en temps à côté du sujet, mais elle ne manque pas d'habileté, ni même de mordant.

* * *

J'ai l'occasion de m'entretenir du discours de M. Sonnino avec les représentants à Rome des Comités « extérieurs » tchèque et yougoslave.

Ils le trouvent de tous points intempestif, et tel que le comte Czernin pourrait féliciter son collègue italien. Une séance du Reichsrath avait lieu le 24 octobre, la veille de celle de Montecitorio. Elle avait offert le spectacle dramatique du refus des crédits pour l'armée et la marine par la coalition des députés tchèques, slovènes, dalmates et même polonais. C'était jouer sur une carte leur liberté et peut-être même leur vie. Mes interlocuteurs se demandent si les députés italiens du Trentin et du Frioul étaient au courant des intentions de M. Sonnino, car eux ont fait défection à l'opposition et voté les crédits.

Le gouvernement impérial, ajoutent-ils, peut dire maintenant à nos compatriotes — « Selon l'opinion du ministère italien, il n'est plus question de votre « délivrance »; soyez donc sages et, la guerre finie, nous trouverons moyen de nous arranger. »

Les délégués yougoslaves soulignent : « Avant Caporetto, l'Empire invitait les Croates à défendre leur territoire national contre une invasion italienne. A présent, c'est l'Italie qui est envahie; son armée se replie derrière le Tagliamento. Nous n'aurions donc plus de raisons de nous battre. Il ne nous reste d'autre alternative que de fomenter une révolution à l'intérieur, ou de rechercher un compromis avec le gouvernement de Vienne. »

(A suivre.)

CHARLES LOISEAU.

Les données du problème européen⁽¹⁾

III. LA SCANDINAVIE

La guerre moderne, dont les facteurs principaux sont la conscription et la puissance industrielle, a entièrement renouvelé les destinées européennes, en ce sens qu'elle a interdit désormais à certains petits peuples d'avoir une grande politique. Aussi longtemps que les princes d'Europe ne disposèrent que d'armées relativement modestes à tout point de vue (Frédéric II n'eut jamais sous ses ordres plus de trente à trente-cinq mille hommes; l'artillerie de Napoléon comprenait à peu près les mêmes canons que celle de Turenne), le Portugal, la Hollande, la Suède, etc. purent parfois jouer un rôle important dans l'histoire de notre continent. A partir de 1815-1830, c'est-à-dire à partir du moment où la réalisation scientifique de l'idéal jacobin sur le terrain international fut accomplie, la dignité de grande puissance devint inaccessible au-dessous de tant de tonnes de fonte et de tant de millions d'habitants. Dès lors, la seule préoccupation qui s'imposait encore aux autres Etats avait pour objet leur propre défense. Celle-ci dépendait avant tout de conditions géographiques : le tort des pays scandinaves fut de croire pendant longtemps que le problème se bornait là.

Des quatre Etats échelonnés le long de la « Méditerranée du Nord », trois renoncèrent carrément, dès 1919, à tout effort militaire réel. Si la Finlande se montra moins imprudente, c'est parce qu'elle ne s'inspirait pas, par définition, de cet *esprit insulaire* que venait encore encourager en Suède, en Norvège, au Danemark le souvenir rassurant de la Grande Guerre précédente : immunité et prospérité... En outre, des gouvernements dominés par le socialisme furent cause que l'immense espace qui s'étend du Slesvig au Cap Nord ne fut bientôt plus gardé que par un maximum de vingt divisions d'infanterie, mal armées et appuyées sur de médiocres fortifications. Sur la carte, la Scandinavie (moins la tête de pont finnoise) se présente comme une région pratiquement inexpugnable. On hésite à accabler des peuples malheureux; mais la vérité a ses droits : il a fallu une quantité extraordinaire de fautes, un degré peu commun d'aveuglement et d'imprévoyance, pour que la magnifique position de ces pays défendus par la nature devint à peu près la plus vulnérable de toute l'Europe.

* * *

Quand le présent conflit éclata, le mal était fait; on n'avait plus le temps d'improviser une armée et une marine dano-suédo-norvégiennes. Soyons-en persuadés : les pensées des dirigeants de Stockholm, d'Oslo et de Copenhague n'ont pas dû être roses depuis sept mois! De toute évidence, la faiblesse de la Scandinavie constituait, à l'égard des forces belligérantes, un appel d'air, auquel ces forces devaient finir un jour ou l'autre par répondre. Et l'affaire se corsait du fait que la péninsule se trouve à la limite des zones d'action ouvertes respectivement aux deux adversaires.

S'il était, dès l'origine, impossible aux puissances occidentales

(1) Voir la *Revue catholique* des 5 et 12 avril.

d'intervenir en Finlande; si le Jutland et les îles qui le flanquent du côté de la Baltique étaient, dès l'origine, à la merci de l'Allemagne, il est clair que ni l'un ni l'autre belligérant n'est assuré ni de pouvoir dominer aisément, ni de pouvoir dominer en aucun cas les points vitaux de la Suède et de la Norvège. La ligne d'équilibre qui, dans l'Europe du sud-est, se situe aux environs des vallées de la Save et du Danube, passe donc, au nord-ouest, quelque part entre le golfe de Bothnie et l'Atlantique. En outre, il se fait que cette zone contient une proportion considérable de matières premières indispensables pour la guerre industrielle, et que les voies de communication correspondantes sont particulièrement longues et accidentées. Enfin, derniers traits de l'idiosyncrasie scandinave: 1° les Norvégiens possèdent l'une des plus belles flottes marchandes du monde; 2° les Russes ont toujours rêvé de s'ouvrir un accès à l'Océan, dans la région de Narvik.

* * *

De cet exposé se déduit l'explication de tout ce qui s'est passé dans la région nordique, du 15 novembre 1939 au 15 avril 1940.

Mettons d'abord hors de cause la nation danoise, dont le cas était désespéré *a priori*. Lorsque se produisit l'odieuse agression soviétique contre la Carélie, l'intérêt de la Norvège et de la Suède eût été de soutenir leur voisine: mais elles ne le pouvaient, faute de moyens. De plus, il convient de reconnaître que l'alliance germano-russe condamnait virtuellement à l'échec une telle intervention, à supposer qu'elle eût été possible. Quant à livrer passage, dès le début de décembre, à une expédition anglo-française, encore eût-il fallu que les Alliés fussent prêts dès lors à tenter pareille aventure, laquelle supposait nécessairement et parallèlement un puissant afflux de troupes et d'armes en Norvège et en Suède méridionales. Quoi qu'il en soit, cette occasion, d'ailleurs fort aléatoire, fut manquée; quand on voulut la ressaisir, au début de mars, il était sans conteste trop tard.

L'inévitable capitulation finlandaise ne changeait pas grand-chose — sur le papier — à la position des pays scandinaves. En réalité, cet épilogue libérait l'Allemagne, en lui permettant de choisir le moment où elle s'emparerait des fjords norvégiens, c'est-à-dire des rares ouvertures que comporte, du côté de l'ouest, la formidable muraille scandinave. Le mouillage de mines par les Alliés dans les eaux territoriales de la Norvège neutre, était-il, dans leur chef, le prélude d'une action de plus grande envergure? Rien n'est moins sûr. Cependant il se peut qu'Hitler et ses conseillers aient craint d'être devancés dans cette région située — nous le répétons — à la limite des deux « espaces vitaux ». Du moment que le succès était une question de vitesse, il était fatal que les dirigeants du Reich eussent le dessus: supériorité de méthode, absence plus totale de scrupules... Le coup de théâtre du 9 avril 1940 (combien condamnable moralement) ne fut donc que la projection, sur le plan des faits, des conditions politiques, militaires, géographiques, économiques et psychologiques que nous avons énumérées ci-dessus.

* * *

On ne pourra déterminer avec certitude les résultats de cette initiative audacieuse avant quelques semaines. Mais, au moment où nous écrivons (mardi 16), un certain nombre de hautes vraisemblances sur des points essentiels s'imposent du moins à l'esprit.

En premier lieu: militairement et navalement, il paraît certain que le plan allemand initial a réussi dans ses grandes lignes. La Reichswehr est d'ores et déjà fortement installée au Danemark

et dans tous les ports de la Norvège du Sud. Qui voudra s'y établir à son tour devra donc l'en déloger, en lui laissant l'avantage énorme de la défensive sur des positions favorables.

En second lieu: cette victoire tactique a été payée assez cher: un quart, sinon un tiers, de la flotte de guerre de l'amiral Raeder, plus un fort tonnage en cargos (cependant compensé, et au delà, par la capture de navires norvégiens).

En troisième lieu: les communications à travers le Skager-Rak resteront toujours des plus précaires; elles le sont surtout *à présent*, alors que l'envahisseur doit transporter son corps expéditionnaire et l'approvisionner en matériel. Dans la suite, le travail des sous-marins et des torpilleurs anglais, éloignés de leurs bases, deviendrait plus difficile.

En quatrième lieu: le refus opposé par le roi Haakon et par son gouvernement aux agresseurs de leur pays, lesquels tentaient de renouveler à Oslo le coup réussi à Copenhague, a compliqué fortement l'entreprise germanique. Moralement, Hitler ne peut se poser, si grande que soit son outrecuidance, en « protecteur » de la Norvège; matériellement, les troupes du général von Falkenhorst ne peuvent disposer sans entrave des rares voies de communication existant entre Frédérickstadt et Trondhjem.

En cinquième lieu: l'aviation opérant contre les escadres en haute mer paraît s'être avérée plus redoutable qu'on ne le pensait à Londres. Ainsi s'explique le fait que (à l'heure où nous écrivons) les Alliés n'ont tenté aucun débarquement à moins de 800 kilomètres de la base aérienne de Stavanger.

En sixième lieu: que Narvik ait été déjà reprise par les Britanniques, ou qu'elle soit encore tenue par les Allemands, n'a pas la moindre importance: de toute façon, la Norvège septentrionale tombera certainement aux mains des Anglo-Français. Ce qu'il importe de savoir, c'est si les « enfants perdus » du commodore Bonte ont rempli ou non leur mission, qui consistait probablement à détruire d'une manière irrémédiable le fragile chemin de fer de Kiruna et les installations du port. Dans l'affirmative, l'affaire aurait de graves conséquences au point de vue économique. Dans la négative, les Alliés pourraient se prévaloir d'un succès beaucoup plus grand qu'il n'en a l'air.

* * *

Si aucun événement nouveau ne se produisait à bref délai (par exemple une violente attaque anglaise sur Trondhjem ou Bergen), quelles seraient les perspectives ouvertes à l'imagination des deux adversaires?

On l'oublie trop: il y a *deux Norvèges*, entre lesquelles s'étendent des distances aussi considérables que celle qui sépare Bruxelles de Stockholm ou de Milan. Or, dans l'hypothèse où nous nous sommes placé, les Alliés occuperaient sans partage la Norvège septentrionale; les Allemands, la Norvège méridionale. Comme il n'existe aucune route, aucun chemin de fer, aucune relation quelconque (hors la voie maritime) entre ces deux zones à tous égards inégales, la petite armée du roi Haakon, livrée à elle-même et dénuée de munitions, ne tarderait pas à succomber. Malgré quoi, les destructions d'ouvrages d'art et les guérillas dans la montagne gêneraient notablement l'organisation de l'armée occupante (dont on peut évaluer dès maintenant la force à quelques divisions).

La lutte se poursuivrait âprement sur mer, avec lourdes pertes de part et d'autre (les Anglais disposent d'une grande supériorité navale; par contre, les lignes de communication de leur corps expéditionnaire sont fort longues). A tout prendre, l'Allemagne « trinquerait » davantage; d'autant plus qu'il faut tenir compte des champs de mines du Kattegat et de la Baltique, encore qu'il

soit aventuré de surévaluer l'importance de ces obstacles forcément clairessemés.

Dans le domaine de la guerre aérienne et sous-marine, des possibilités nouvelles seraient offertes aux belligérants.

Mais la conséquence la plus étonnante de cette étonnante conjoncture serait à coup sûr la suivante : entre les Canadiens établis aux Lofoden et les Brandebourgeois installés à Trondjem, de part et d'autre d'un *no man's land* aussi gigantesque qu'impraticable, le « champ de bataille » annoncé à l'extérieur se déroberait une fois de plus. Une fois de plus, la grande mêlée rêvée par les stratégestes en délire s'évanouirait, sous la pression d'une étrange et inattendue *impossibilité matérielle*...

Simple hypothèse, que des événements sensationnels peuvent encore démentir d'une minute à l'autre.

Cependant l'Italie bouge, la Turquie bouge, la Russie bouge... Il a suffi pour cela de l'affaiblissement de la flotte anglaise dans la Méditerranée. L'épisode scandinave — on s'en souvient à propos — n'est qu'un aspect, après tout subsidiaire, de ce drame infiniment plus ample, infiniment plus complexe, que nous avons appelé le « problème européen ».

ROBERT POULET.

Le Christianisme en Europe et le Problème allemand⁽¹⁾

II

CATHOLICISME POLITIQUE EN ALLEMAGNE PRUSSIANISÉE

Il est impossible de comprendre le sort du catholicisme allemand depuis Bismarck, si l'on ne tient pas compte de l'énorme splendeur matérielle de la nouvelle Prusse de 1870, inspirée du protestantisme, et avant tout du principe de la complète séparation entre la tradition religieuse et la politique. La nouvelle génération des leaders politiques catholiques allemands était consciemment et inconsciemment influencée par une formation politique couronnée par un si énorme succès matériel. On disait à la fin du *Kulturkampf* que Bismarck était allé à Canossa. Mais la contre-partie catholique de cette défaite du grand chancelier fut que *les catholiques allemands allèrent à Potsdam*. Non seulement ils se réconcilièrent avec le nouvel Empire protestant, mais ils devinrent de si fervents dévots de sa resplendissante grandeur, qu'ils en vinrent à sacrifier à ses idoles les meilleures traditions politiques de l'Allemagne chrétienne. Ils étaient obsédés par un complexe d'infériorité qui les conduisit pas à pas vers une union aveugle avec la grande entreprise prussienne, qui devint si désastreuse pour leur véritable indépendance spirituelle. Au lieu de suivre le noble exemple donné en des années antérieures par l'évêque von Ketteler, en gardant vivantes et en promouvant les meilleures traditions du catholicisme en face

du militarisme prussien, avec son credo politique purement païen, ils sombrèrent toujours davantage dans l'opportunisme politique et une admiration servile pour l'organisation et le succès temporel. Cette tendance connut son apogée pendant la Grande Guerre, lorsque dans la *Kölnische Volkszeitung* le professeur Martin Spahn publia une glorification ouverte du machiavélisme.

Cet abandon des principes chrétiens dans la politique assura au Centre catholique de nombreux succès, mais mina de plus en plus l'autorité morale du catholicisme allemand en général. Au moment où le peuple allemand entrait dans l'ère des affaires et de la politique mondiales, le Centre aurait dû considérer comme sa tâche providentielle de lui rappeler les valeurs éternelles dont doivent dépendre, en dernière analyse, le bien-être et le succès de la nation.

Cette grande tâche fut complètement négligée, comme si l'on avait tout à fait oublié et effacé mille ans de contribution morale et religieuse de l'Allemagne à l'unité de l'Europe, tous ces siècles pendant lesquels l'Allemagne avait été une source de vie pour les nations européennes.

Une mentalité politique caractéristique — et pas du tout catholique — résulta de cette union entre le catholicisme et une dévotion sans réserve à l'endroit des nouvelles aspirations politiques allemandes. D'une part, ces centristes étaient de vrais chrétiens, sincèrement attachés aux plus hauts idéals et aux choses de l'esprit; mais, d'autre part — en politique — ils étaient foncièrement des Prussiens païens. En laissant la main complètement libre à la barbarie politique, en abandonnant le monde politique à un nationalisme maudit, et en se contentant eux-mêmes d'un christianisme confiné entre les quatre murs de la sacristie, tous les chrétiens allemands, catholiques et protestants, se sont donné à eux-mêmes leurs bourreaux.

En ce sens, le docteur Bruening symbolisa la tragique prussianisation du catholicisme allemand. C'était un caractère absolument honnête, vraiment religieux, mais dont la seule prière en politique était : *tua maxima culpa*.

Il demeura un serviteur toujours obéissant de Hindenburg, et de tous les clichés de la presse allemande par lesquels le démon prussien savait si bien comment peindre, pour l'esprit des Allemands, un portrait complètement travesti de tous les faits et responsabilités.

A la racine de tous ces échecs et de toutes ces défaillances, nous trouvons le fait que le Centre catholique allemand poursuivait une politique tout autre que catholique; une politique entièrement coupée de ce large horizon européen et chrétien duquel les grands Papes de l'ère chrétienne primitive considéraient le problème allemand et cherchaient à souder l'Allemagne au reste de l'Europe en une solide construction continentale. En conséquence, le catholicisme politique allemand ne fut pas à même de considérer le grand problème de l'Europe et de la question allemande d'un point de vue élevé.

Il ne comprit jamais l'immense importance de la question polonaise et les vastes intérêts catholiques qu'elle impliquait; il les sacrifia à la tradition prussienne de mépris et de haine. D'un point de vue purement chrétien, la Prusse aurait dû sentir que c'était un devoir de réparer le grand méfait infligé à la Pologne — un des plus grands méfaits de l'histoire de l'Europe : son démembrement.

Sans le sens chrétien du remords au souvenir de ce crime, les immenses difficultés de tout le problème ne pouvaient être surmontées. Mais le Centre catholique allemand ne témoigna pas de la moindre compréhension de l'aspect spirituel de la question. Ce fut une grave erreur et l'une des causes de la nouvelle guerre européenne.

(1) Voir la *Revue catholique* du 5 avril.

LES CATHOLIQUES ALLEMANDS ET L'ANNSCHLUSS

Les raisons qui empêchèrent le Centre allemand d'envisager correctement le problème polonais l'aveuglèrent également sur les conséquences désastreuses de l'*Anschluss* autrichien. Mais l'incroyable, c'est que devant l'évidence de ces conséquences, il puisse se trouver encore des catholiques allemands et autrichiens pour regretter que cet *Anschluss* n'ait pas eu lieu plus tôt. Et, pourtant, j'ai découvert un pareil catholique — l'auteur d'un article dans le *Tablet* du 28 octobre dernier — qui exprime son regret de ce que les puissances occidentales se soient opposées à l'union douanière germano-autrichienne, union dont le but était de préparer le terrain à l'*Anschluss* et d'amener l'Autriche sous le contrôle économique de l'Allemagne. Cet auteur ne se rend-il donc pas compte que l'*Anschluss* fut une manœuvre exécutée en contradiction flagrante avec tous les traités et accords internationaux et qu'il a donc fatalement accru la défiance de l'opinion internationale quant aux intentions secrètes de la politique allemande? Les traités de 1919 stipulaient l'indépendance absolue de l'Autriche; l'accord de 1922, qui n'était pas un *dictat* mais qui envisageait un important secours financier, comportait une stipulation catégorique obligeant l'Autriche à s'abstenir de toute espèce d'accord qui, directement ou indirectement, pourrait porter préjudice à son indépendance. La catastrophe économique qui survint en Europe centrale, et qui débuta, en réalité, avec l'*Anschluss*, est complètement noyée dans l'article en question. Et je déplore profondément, dans l'intérêt même de la véritable Allemagne, qu'en des temps comme les nôtres, en pleine guerre résultant directement d'une politique pangermaniste désastreuse qui n'a cessé de faire le jeu de Hitler, il se trouve des Allemands, hôtes de l'Angleterre, qui, dans des articles anonymes, poussent encore la témérité jusqu'à défendre toute cette misérable politique à courtes vues. Aucun de ces pangermanistes qui visaient à la constitution d'un bloc allemand en Europe et qui réussirent à gagner même des hommes aussi loyaux qu'un Bruening, aucun, dis-je, ne se rendit compte en quelles mains ils remettaient le destin de l'Allemagne.

Après l'*Anschluss*, une comtesse autrichienne m'écrivait : « ... le plus pénible est de penser qu'aucune main ne se remue, qu'aucune voix ne s'élève, que le Saint-Siège lui-même reste coi et tolère que ce pays de constante fidélité catholique devienne la proie de son ennemi, ou plutôt de l'ennemi de toute l'Europe. En tout cas, la mensongère propagande allemande tient déjà l'Europe dans ses griffes, et tout comme les hommes d'Etat européens compliquent et s'agitent pour n'avoir pas à agir, ainsi on peut dire de la presse qu'elle est prête à masquer et à approuver tout mal, de peur de provoquer la colère de l'homme apparemment tout-puissant... Et voilà que le plan Naumann pour la marche vers l'Est devient une réalité; de la Baltique au Brenner, loin dans les Balkans, la puissance et la rapacité prussiennes règnent en maîtresses. La digue qui avait nom : Autriche, a été rompue. A qui le tour maintenant? Pour moi, le tragique de notre temps, c'est que je ne vois nulle part dans le monde un corps organisé qui pourrait éventuellement nous sauver de cette barbarie montante. Ceux qui ont conservé le sens de la responsabilité, et qui sont prêts à entrer en lice pour l'humanité et la justice, sont impuissants dans leur désunion dispersée. »

L'attitude exprimée dans ces lignes est la seule possible pour un chrétien devant une occupation qui signifie la perte du dernier sanctuaire en Europe de la véritable tradition allemande. Beaucoup de catholiques allemands s'imaginaient que l'annexion de l'Autriche, l'accroissement du nombre des catholiques à l'intérieur du Reich faciliteraient la sauvegarde des intérêts catho-

liques contre la supériorité prussienne. Preuve nouvelle de l'illusion qui fait mettre sa foi dans les nombres.

Sans doute l'auteur allemand de l'article que j'incrimine n'a-t-il pas eu l'occasion d'obtenir, en Angleterre, ces renseignements sur ce qui se passe réellement en Autriche. La vérité est qu'avant l'*Anschluss*, la vie catholique et la politique catholique traditionnelle fleurissaient encore en terre autrichienne, mais à l'heure actuelle les gens sont écrasés et terrorisés, la jeunesse est hitlérisée et la brutalité prussienne domine le pays. Et qu'alors un catholique allemand puisse encore regretter que l'invasion prussienne ait été retardée, voilà qui témoigne d'un aveuglement pire encore que celui du Centre aux plus mauvais moments de son histoire.

Et ce sont de pareils hommes qui s'offrent comme garants de l'évolution pacifique de l'Allemagne dans l'avenir!

Au nom de ces autres Allemands encore fortement enracinés dans la véritable tradition politique chrétienne, je ne saurais assez énergiquement protester contre de pareilles conceptions, qui montrent d'ailleurs à quelle profondeur le prussianisme a pénétré la pensée politique catholique allemande.

Le catholicisme allemand subit en ce moment une troisième épreuve par le fait que beaucoup de ses chefs politiques ont quitté l'Allemagne et sont observés attentivement par les pays en guerre avec l'Allemagne hitlérienne. Au moment où l'avenir de l'Allemagne devient de plus en plus l'objet central des discussions internationales, auront-ils, ces chefs, le courage de préparer un nouveau départ par un examen inflexible de leur credo politique, ou s'obstineront-ils à prier : « *Tua maxima culpa* »?

Ce que des écrivains catholiques ont écrit dans le *Tablet* me paraît extrêmement déprimant à cet égard, parce qu'on n'y trouve aucun indice réel d'un nouveau départ allemand, aucune leçon dégagée de tout ce qui s'est passé, mais seulement les éternels clichés de la propagande allemande d'après-guerre. Et ceci illustre l'énorme influence de cette propagande et quel effort gigantesque il faudra faire pour éduquer le peuple allemand et le réconcilier avec la vérité.

Inutile de parler des nombreux Autrichiens qui étaient pangermanistes et hitlériens. C'est là le résultat de près d'un siècle de propagande prussienne qui ne toucha pas le fond de l'âme populaire, mais qui empoisonna et séduisit l'*intelligentia*. Le grand historien Omno Klopp écrivait, en 1866, à la princesse Eléonore Schwarzenberg : « Longtemps avant que l'Autriche ne fût vaincue en 1866, les messagers silencieux du prussianisme — livres et journaux — pleins de l'esprit de fausseté et d'erreur, s'étaient introduits dans les palais et les cabanes de l'Autriche, confondant l'esprit des gens, trompant au lieu de servir la vérité, et les enchaînant moralement. Le mensonge était devenu vérité et la vérité devint un mensonge. »

F. W. FÖRSTER.

(Traduit de l'anglais.)

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits



FOURNISSEUR
BREVETÉ DE LA COUR

—
JOAILLIER-ORFÈVRE
HORLOGER

—
FABRICANT

COOSEMANS vous présente ses salutations empressées et vous invite à visiter jusqu'au 29 avril l'exposition d'une importante collection de montres et pendulettes, ainsi que les plus belles fantaisies en or et acier des marques Vacheron-Constantin et Faeger Le Coultre. En plus, un beau choix de pendules Atmos (le mouvement perpétuel).

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR
BRUXELLES

Votre Fortune

se prépare

“Quelque part en Belgique”

Achetez un billet de la
4^e tranche 1940 de la

LOTÉRIE COLONIALE

TIRAGE

Samedi 27 avril

dans un cantonnement



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.83.59

JACQUES DRIESSEN

Anciens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 158.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Tél. Charleroi 183.60

Fabrique de
PARAPLUIES
en tous genres

PÉBREL Frères S.P.R.L.

11, rue Puissant - CHARLEROI **PARASOLS**
DE JARDINS

VENTE EXCLUSIVE EN GROS

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

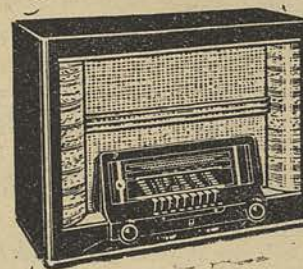
Fils écorus et teints, simples et retors pou
tissage et bonneterie. Fil normal pour sou-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropi*aux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines

PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS**VERVIERS**

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Mercerie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, et tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages de dame

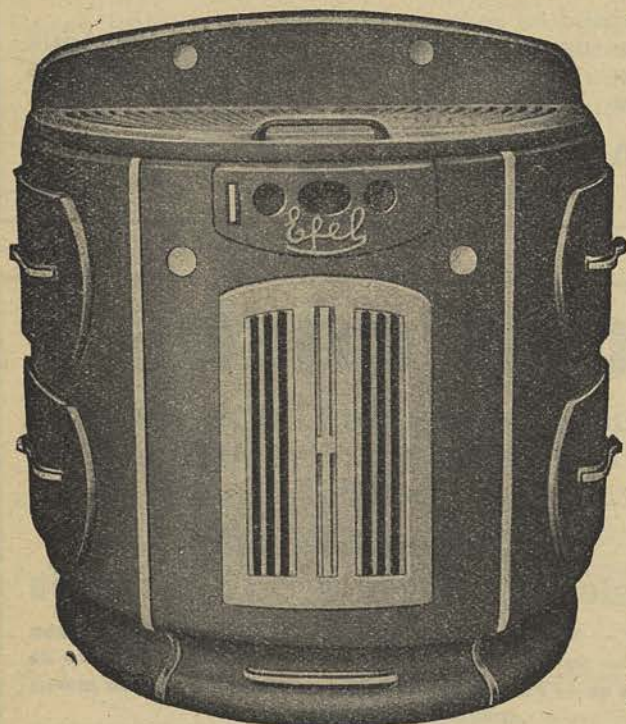
Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusqu'à 2/40 m/m

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

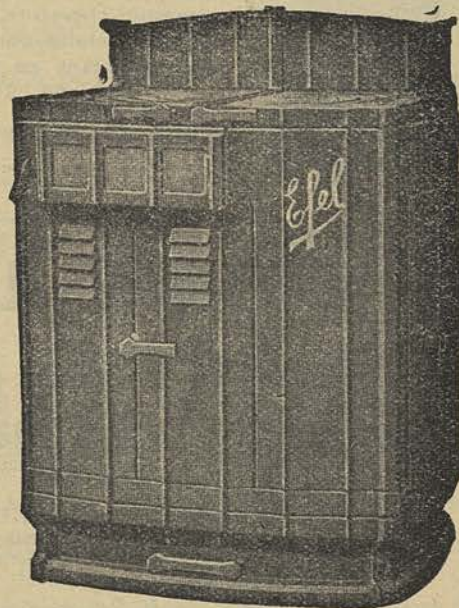
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

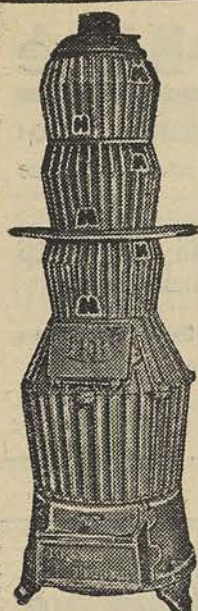
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236



**Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.**
[HAREN-loz-BRUXELLES

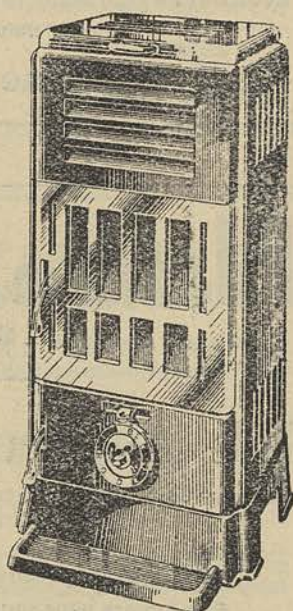
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles **GRANUM** brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1668

**S. A. FILATURES et TISSAGES
GOOSSENS Frères**

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zèle 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zèle

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

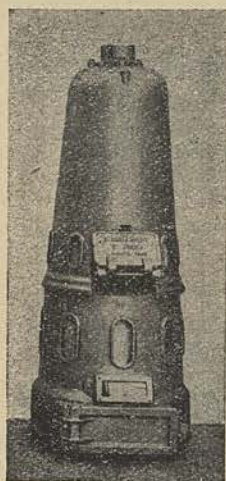
SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés **BRIALMONT** en 4 types. Très grande économie de combustible. Très grands générateurs de chaleur.

Rouleaux de tenniss en 6 types.

Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel. Fonte résistante au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

{DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES}

SAVONNERIE
PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

Eaux de COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.
Spécialité de stokes pour la barbe.

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349... 9 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénée — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinales et vétérinaires.

CÉRAMIQUES
de la **lys**
Marché lez Courtrai



Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 829. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS
Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie Rijst Meelwaren Specerijen
Cafés crus Riz Féculents Épices

Rechtstreeksche invoer *Importation directe*
Meilleures conditions

Cafés crus
WUYTS & INSTALLÉ
IMPORTATION EXPORTATION CONSIGNATION
Retraitement des Cafés du Congo
Rue des Aveugles, 20, ANVERS
Téléphone : 378.65 (4 lignes) Reg. Com. : Anvers 62 Adresse télégr. : WINSTALLE

Léon HOUBION
48, rue des Français, ANS
VINS & SPIRITUEUX
Denrées Coloniales en gros
Particulièrement
Cafés Crus et Torréfiés
Torréfaction journalière
Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.
Téléphone 605.55
Compte chèques-postaux n° 204.985
Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE
ÉTABLISSEMENT MODÈLE
90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES
Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER
38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS
Téléphone : 269.26 Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus IMPORTATION DES PAYS D'ORIGINE
NOTAMMENT
du Brésil, de Haïti, de Java,
du Congo belge, des Indes orientales

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**
Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :
Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS } Sirop mélangé, marque POMONA
 } Sirop purs fruits, poires et pommes
 } Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9 Reg. du Comm. Verviers 12153

Confiturerie Nationale Belge
USINE A VAPEUR
Léon HORLAIT
Braine-le-Comte
Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157
Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions
Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS
Tél. 223.05

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE
1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135.50 - 147.98 - 107.42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A. à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.

à Dinant, place de Meuse.

à Arlon, rue Zénobe Gramme.

à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.

CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.

VREVEN-BUNTINX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.

Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

Économiseur de Charbon

“ ARDEX ”

258, avenue Jean Van Hoorenbeeck, Auderghem - Tél. 48.05.78

SES AVANTAGES :

1. Donne une meilleure chaleur
2. Donne une économie de 35 à 45 %
3. Permet un feu continu
4. Évite le tamisage des cendres
5. Donne un meilleur triage
6. Permet d'utiliser le petit anthracite

Particulièrement recommandé aux Instituts et Couvents

SOCIÉTÉ ANONYME

Graineterie Hollandaise

Bruel, 95, MALINES — Tél. 126.14 et 121.29

Graines de fleurs

Oignons à fleurs

Graines potagères

Se recommande particulièrement aux Couvents, Pensionnats, Maisons missionnaires

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Ohèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine



Le

Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.

147.44 Charl.

Construction

d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!

SEALCONE S. P. R. L.
75, avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

POUR VOS AFFAIRES
VOTRE PLAISIR
VOS VOYAGES
pour être « chez vous »
n'importe où... apprenez
les langues vivantes

CHEZ **BERLITZ**

MÉTHODE INÉGALÉE
Leçons particulières
Cours collectifs
20, Place Sainte-Gudule, 20
Bruxelles. Téléph. 17.78.92

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30. Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14

**Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins.
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires

**Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

L'INDÉPENDANCE BELGE

Journal quotidien
de
Concentration nationale

Directeur politique :
René HISLAIRE

CINQ ÉDITIONS
PAR JOUR

CORRESPONDANTS DANS
LE MONDE ENTIER

13-17, rue des Sables
BRUXELLES
Tél. LINDEBEL-BRUXELLES

TÉLÉPHONES

17.20.73
17.20.74
17.20.75
17.73.10
17.55.53

L'INDÉPENDANCE

**JOURNAL BELGE
DE CONCENTRATION NATIONALE**

SNUG

Yothier 131

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68